



Covid-19 : des scientifiques d'origine turque derrière la promesse d'un vaccin
Ryan T'faily > P. 5

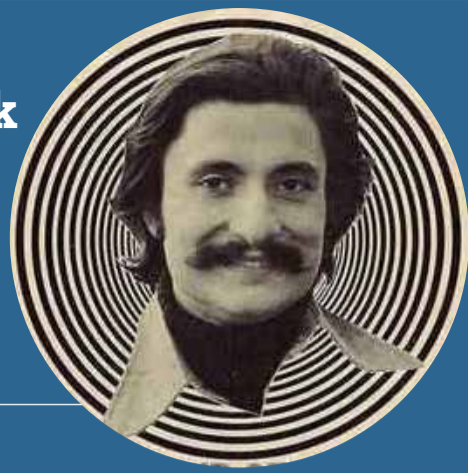
Cette année, l'objectif pour Göztepe est d'être parmi les sept premiers
Muzaffer Ayhan Kara > P. 9



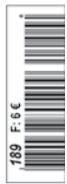
Hommage à Timur Selçuk

En ce début de novembre, le 6 du mois, un grand nom de la musique turque s'éteint à Istanbul.

Laure Sabatier > P. 10



Aujourd'hui la Turquie



N° ISSN : 1305-6476

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal



12 TL - 6 euros

www.aujourdhuilaturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 189, Décembre 2020

Le pluralisme des sciences

Dr. Hüseyin Latif > P. 5



Le spectre de l'Amérique qui vient

Après une semaine de psychodrame électoral sur fond de décompte des votes par correspondance, la nouvelle est tombée le 7 novembre : avec 290 grands électeurs derrière lui, Joe Biden est élu 46ème président des États-Unis. En dépit de son silence et de la querelle judiciaire qui s'annonce, le monde entier — à quelques exceptions près — célèbre la défaite de Donald Trump. De Libération au Figaro, l'on s'apprête à refermer la parenthèse Trump et à fêter la fin des ténèbres. Ce quasi-unanimité mondiale prouve-t-il cependant que l'on a tiré les leçons de l'élection, quatre ans plus tôt, de celui que tout le monde veut combattre ?

Quand le symbole remplace la politique

Cette joie affichée rappelle en tout cas une réalité française : celle de la défaite de Marine Le Pen en 2017. Dans les deux cas, la campagne a substitué aux propositions politiques la force des symboles. Ainsi la presse française s'était passionnée pour la personnalité d'Emmanuel Macron, sa relation avec sa femme Brigitte, sa « success-story » à l'américaine et son jeune âge. Joe Biden, âgé de 77 ans et décrié pour sa santé vacillante, ne disposait pas des mêmes atouts en matière de communication. Fin stratège, il a choisi Kamala Harris comme vice-présidente, chargée d'incarner l'Amérique moderne et progressiste. Les médias américains ont à leur tour longuement disserté sur les origines jamaïcaines et asiatiques de celle qui a été réduite, bien malgré elle, à « l'atout diversité » du candidat démocrate.



> P. 3

Les Choses de la Vie avec Mario Levi...



Mario Levi et Eren M. Paykal - Moda, Istanbul

On ne présente pas Mario Levi, grand écrivain stambouliote dont la renommée dépasse les frontières turques. Auteur à grand succès, il a remporté plusieurs prix littéraires prestigieux, le Prix d'histoires Haldun Taner avec son œuvre « Bir Şehre Gidememek » en 1990 et le Prix du roman Yunus Nadi avec son roman-fleuve « İstanbul bir Masaldı, İstanbul était un conte » en 2000 entre autres. Francophone (diplômé du Collège Saint-Michel et de Philologie française de l'Université d'Istanbul) et francophile, Mario Levi m'a accordé l'immense plaisir et l'honneur de le rencontrer à Moda, quartier où il réside. Ce fut une entrevue amicale et chaleureuse que je souhaite partager avec vous. En face, comme je le disais, nous avions le merveilleux décor de Moda.

Monsieur Levi, vous aimez raconter Istanbul, mais aussi sa mélancolie et sa tristesse si j'ose m'exprimer ainsi.

En effet, j'aime Istanbul, mais aussi sa tristesse et sa mélancolie. Istanbul est une ville millénaire qui vit plusieurs cataclysmes durant son histoire, que ce soit naturels ou causés par les guerres. Les guerres, surtout durant les 100 dernières années, ont précipité plusieurs mouvements migratoires s'étendant à trois générations, des Balkans, de la Roumélie et des autres coins de l'Empire agonisant. Ces migrations ont apporté dans leurs valises un sentiment de deuil donnant naissance à cette mélancolie ou tristesse. J'avais exprimé dans une entrevue avec un journaliste français que paradoxalement je me sentais chez moi à Istanbul parce que c'était une ville de migrations.

Êtes-vous nostalgique du passé ?

En fait, les années 1970 avec les valeurs qui ont disparu avec le temps me manquent. Mais je ne suis pas passéiste. Néanmoins, j'aime partager cette époque et c'est pourquoi j'écris. Mais je préfère aussi refléter Istanbul de nos jours, avec la lutte pour survivre des habitants d'Istanbul, leur quête d'une vie meilleure. Bien sûr, dans mes romans, on croise aussi des anciens qui parlent de leurs vies révolues.

Vous avez entamé une série sur Istanbul, composée de plusieurs quartiers. La série commence avec Kadıköy... (Bir Cuma Rüzgârı Kadıköy — Un vent de vendredi, Kadıköy).

(lire la suite page 8)



Ali Türek

« Vive la poésie »

Le monde d'avant la Covid-19 paraît être tellement loin... La rentrée 2019 était rythmée par une course culturelle contre les montres. > P. 8

Retour sur...

Brexit : Quatre ans après, où en est-on ?, Camille Exare, P. 4

La fuite des cerveaux, Gözde Pamuk, P. 6

Le retour des néonicotinoïdes dans l'agriculture française : « un empoisonnement volontaire » ?, Lamia Bensid, P. 7

Istanbul « Beyond the wall » : Saype relie l'Europe et l'Asie



> P. 9

Les artistes japonais contemporains autres que Kusama et Murakami



> P. 12



Dr. Olivier Buirette

Il ne manquait plus que les confins du Caucase et de l'Asie centrale pour nous rappeler que, en cette fin d'année 2020 si agitée, les convulsions liées à la fin de l'Empire soviétique se poursuivent plus de 30 ans après sa chute.

En l'occurrence, il s'agit de deux Républiques devenues indépendantes après la disparition de l'URSS le 25 décembre 1991 : l'Arménie d'un côté, l'Azerbaïdjan de l'autre.

Depuis le début de l'automne, le conflit a repris entre ces deux États autour d'une enclave en territoire azerbaïdjanais peuplée aujourd'hui majoritairement d'Arméniens. Celle qui est dénommée le « Haut Karabagh » a toujours été revendiquée par l'Arménie.

En 1988, bien avant la chute du communisme, le conflit devait éclater pour terminer sa première phase en 1994 avec un accord de cessez-le-feu qui a entériné l'annexion par l'Arménie du corridor de Lachin, une bande de terre en territoire azéri qui séparait le Haut Karabagh de l'Arménie. C'est alors que, sous l'égide de l'OSCE qui succédait en 1990 à la CSCE née des accords d'Helsinki de 1975, devait naître le groupe de Minsk, mis en place en 1995 par le président français Jacques Chirac pour garantir le cessez-le-feu dans cette nouvelle zone de tensions et trouver le chemin vers un accord de paix définitif.

Pour comprendre ce conflit, il faut prendre en considération que les États belligérants sont entourés au Sud par l'Iran et la Turquie, et au Nord par la Russie et la Géorgie.

Il nous faut aussi remonter assez loin,

Conflit du Haut Karabagh : Retour sur les raisons historiques

du temps où les Empires ottoman et tsariste entraient en rivalité dans la région, soit à une époque entre les XVI^e et XVIII^e siècles où se formèrent les limites d'influences des deux Empires. L'organisation territoriale de la jeune URSS en 1922 hérite donc de cet état de fait. Pour l'URSS, la façon d'exercer le meilleur contrôle possible sur ses territoires dès cette époque sera donc d'entremêler les enclaves de différentes nationalités dans les républiques autonomes soviétiques émergentes.

Nous aurons donc une zone arménienne créée en 1923 et appelée Région Autonome (R.A.) du Haut Karabagh au sein de la République Socialiste Soviétique (S.S.R.) d'Azerbaïdjan et une Région Autonome (R.A.) azérie dans la République Socialiste Soviétique (S.S.R.) d'Arménie : le Nakhitchevan, créé en 1923.

L'objectif est vieux comme le monde : la division pour assoir plus facilement l'autorité de la jeune Union soviétique en formation et qui devait ainsi gérer — pensait-elle — le mieux possible le legs de la période impériale russe et les tensions entre communautés musulmanes azéries et chrétiennes arméniennes. Le tout avait été supervisé par le Kazburo (parti communiste du Kazakhstan voisin) qui était un excellent poste d'observation de la réorganisation de ces régions caucasiennes complexes.

Le premier conflit dans les années 1990 permit donc à l'Arménie, devenu un État libre ne dépendant plus d'une URSS qui venait de disparaître, de changer ce fragile équilibre territorial en s'emparant du corridor de Lachin qui la sépa-

rait des Arméniens du Haut Karabagh, l'Azerbaïdjan ayant récupéré le contrôle du sud de cette zone — plus que stratégique, puisque jouxtant la frontière avec l'Iran — lors du présent conflit.

Le défi pour les membres du groupe de Minsk sera sans doute d'empêcher un embrasement général dans cette région en concrétisant — si cela est possible — le cessez-le-feu conclut le 10 octobre dernier, car la situation dans la région reste extrêmement instable avec une Tchétchénie voisine qui est devenu en partie un foyer de mouvements terroristes. Le risque est également que se concrétise un effet domino jusqu'aux États riverains de la mer Noire avec la guerre du Donbass toujours en cours et une autre zone de conflits potentiels avec des Républiques Autonomes ethniques comme celle créée après 1940 et le Pacte germano-soviétique entre Staline et Hitler et qui concerne la toute nouvelle République Socialiste de Moldavie (une ex-région qui appartenait à la Roumanie) dans laquelle on a créé une Transnistrie pro-russe peuplée d'une minorité slave. Dans ce cas, c'est exactement la même stratégie qui était à l'œuvre en Asie centrale soviétique en 1923 : créer un équilibre entre les communautés pour mieux pouvoir contrôler les territoires rattachés à l'Empire soviétique. Dans ce cas-là aussi, un conflit est possible dans la mesure où ce petit État roumanophone pourrait fort bien un jour ou l'autre revenir dans la Roumanie actuelle, membre de l'UE et surtout de l'OTAN.

On voit donc bien que la communauté internationale a tout intérêt à ce que

cette crise du Haut Karabagh finisse par se régler de manière pacifique, car une bonne partie de l'Asie centrale anciennement soviétique connaît des situations similaires, situations qui s'étendent au-delà du Caucase, mais bien jusque l'Europe elle-même.

Si les Occidentaux, comme la France, ont tendance à soutenir l'Arménie, beaucoup de leurs intérêts économiques et notamment gaziers passent par une bonne entente avec l'Azerbaïdjan, grand État de plus de dix millions d'habitants (contre trois millions pour l'Arménie) dirigé par la dynastie Aliyev à la tête de cet État certes musulman, mais devenu laïc avant la fin de la période communiste (Heydar Aliyev de 1982 à 2003 et son fils Ilham Aliyev depuis 2003) ce qui, notamment aux yeux de la Russie, représente un pôle de stabilité dans la région.

Le tout sera donc d'amener les parties au conflit à trouver un accord, ce qui ne sera pas facile puisque le premier ministre arménien, Nikol Pachinian, arrivé aux affaires en Arménie en 2018 et leader du parti du Contrat Civil, prône le rattachement de l'enclave du Haut Karabagh à l'Arménie.

On le voit, les conséquences des découpages opérés par Staline pour mieux contrôler certaines régions de l'Empire soviétique n'ont pas fini d'avoir des conséquences. Encore une fois en ce début de XXI^e siècle, on observera que ce sont de nouveau les grandes puissances régionales qui détiennent les clés d'un conflit qui dure depuis plus de 30 ans et qui présente en lui de forts risques d'instabilité bien au-delà du Caucase.

Côte d'Ivoire : Entre violence et dialogue

Dans un climat postélectoral explosif, le bras de fer continue entre le pouvoir et l'opposition ivoirienne. Dialogue sur la scène politique, répression dans les manifestations, le sort du pays jongle entre instabilité et incertitude. Depuis quelques semaines, le pays voit sa situation politique et sécuritaire se dégrader avec une montée des violences. Selon les autorités ivoiriennes, les troubles meurtriers liés à la réélection présidentielle du 31 octobre ont fait au moins 85 morts et près 500 blessés. Plus de 10 000 Ivoiriens se sont réfugiés dans les pays voisins. Les tensions se sont considérablement allégées depuis l'ouverture d'un « dialogue ».

Une réélection anticonstitutionnelle

Conformément à la Constitution ivoirienne stipulant la possibilité de ne faire que deux mandats consécutifs, Alassane Ouattara annonçait, le 5 mars dernier, qu'il ne se présenterait pas pour un troisième mandat. Pourtant, à la mort de son premier ministre et candidat du Rassemblement des Houphouëtistes pour la Démocratie et la Paix (RHDP), Amadou Gon Coulibaly, les cartes présidentielles ont été complètement rebattues. Le président sortant est alors revenu sur sa décision : « face à ce cas de force majeure, et par devoir citoyen, j'ai décidé de répondre favorablement à l'appel de mes concitoyens me demandant d'être candidat à l'élection présidentielle du 31 octobre 2020 ».

Après de longues semaines rythmées par les tensions et les incertitudes, le 9 novembre, la Cour constitutionnelle valide officiellement la victoire d'Alassane Ouattara à l'élection présidentielle du 31 octobre. Réélu pour un troisième mandat consécutif, il aurait rassemblé plus de 94 % des voix dès le premier tour — un « coup K.O. », selon l'expression en vogue de la région. Alors que le taux de participation s'élèverait à 53,9 %, le bilan de ce scrutin est très contesté par l'opposition ivoirienne qui avait appelé à un boycottage électoral et à la « désobéissance civile » avant même la tenue des élections. Ne reconnaissant pas les résultats ni la candidature d'Ouattara, qu'elle considère anticonstitutionnelle, la coalition de l'oppo-

sition souhaite « l'ouverture d'une transition civile » afin que de nouvelles élections justes et transparentes soient organisées.

Le dialogue après la violence

Après avoir usé de la force en embastillant une partie de l'opposition, le président réélu a souhaité faire un signe d'apaisement en invitant son principal rival, Henri Konan Bédié, président de Parti Démocratique de Côte d'Ivoire (PDCI), à « une rencontre pour un dialogue franc et sincère en vue de rétablir la confiance ». Avant même la tenue de cet échange, l'opposition a demandé la libération des prisonniers politiques, le retour des exilés et l'arrêt des poursuites judiciaires contre les leaders de l'opposi-



tion. Mais Henri Konan Bédié, animé par l'espoir d'une « paix », a décidé de rompre le silence et de répondre à l'appel du pouvoir. Malgré cette rencontre destinée à « briser la glace », Alassane Ouattara, déterminé à poursuivre son quinquennat, a balayé l'idée d'une transition. « Tous ceux qui se font des idées sur une transition, ils peuvent toujours rêver, il n'y aura pas de transition ! », a déclaré le président lors d'un conseil politique du RHDP à Abidjan. La cérémonie de son investiture est fixée au 14 décembre, date à laquelle son second mandat se clôturera. Aujourd'hui, l'opposition maintient sa demande « d'acte d'apaisement » du pouvoir au préalable de tout dialogue politique.

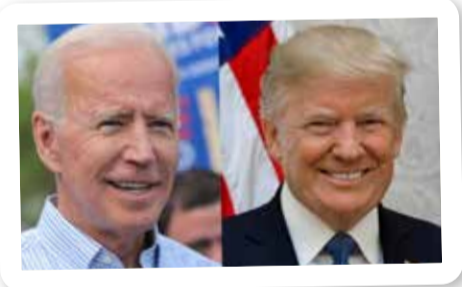
* Nada Abou el Amaim

Le spectre de l'Amérique qui vient

(Suite de la page 1)

Trump, un accident de l'histoire ?

L'essentiel, à savoir le programme politique, a été évacué de la campagne. D'ailleurs, comme pour celle de Marine Le Pen en France, l'on envisage la défaite de Donald Trump comme le point final à quatre années de parenthèse historique. « *L'Amérique respire à nouveau* », « *les États-Unis sont de retour sur la scène internationale* » : les éléments de langage déployés le lendemain de l'élection tendent à faire croire que le danger est désormais hors de portée. L'intelligentsia américaine est persuadée que tout peut reprendre comme avant, adoptant la même attitude que les élites françaises après chaque défaite du Rassemblement National (RN). Or, note Jérôme Fourquet dans *Le Monde* (édition du 11/11/2020), « *même si Trump est battu, les causes profondes qui l'avaient fait gagner ne disparaîtront [pas] avec lui et travaillent toujours la société américaine* ». L'auteur de *L'Archipel français* rappelle qu'en proposant un programme qui rompt avec le libre-échange et l'immigration, Donald Trump a séduit une « *Amérique périurbaine* », pendant que Joe Biden réalisait des scores stratosphériques dans les métropoles (93 % à Washington !); de même qu'Emmanuel Macron était le candidat des grands centres urbains. Le clivage entre « *les gagnants* » et les « *perdants* » de la mondialisation continue donc de gangréner les sociétés occidentales, à ceci près que Donald Trump disposait aussi d'une base électorale plus bourgeoise sensible aux valeurs néoconservatrices.



Pour vaincre le populisme, il faudra plus que le « consensus libéral » (C. Mouffe)

La plus grande similitude entre les deux pays, finalement, réside dans les réactions politiques face au Mal populiste. D'Emmanuel Macron à Joe Biden, c'est le « *consensus libéral* » décrié par Chantal Mouffe qui est censé incarner l'alternative aux partis d'extrême droite : une poursuite des politiques néolibérales accompagnée de quelques mesures sociales afin de soigner les blessés de guerre. C'est pourtant l'épuisement du « *consensus libéral* » qui nourrit le populisme et sa démagogie. Donald Trump et Marine Le Pen ont la force de présenter des programmes de rupture. Ils ne seront pas battus avec des mesures molles et des candidats se faisant passer pour des « *pacificateurs* », mais par un appareil idéologique de rupture qui allie dans un même combat pour l'égalité les populations immigrées et les classes moyennes blanches victimes du néolibéralisme.

* Ryan Tfaily

Les élections américaines de 2020 : deux réalités parallèles

Un scénario que même les réalisateurs de la série télévisée « House of Cards » n'avaient jamais imaginé : un score très serré, Donald Trump qui ne reconnaît pas sa défaite, un candidat atteint de la Covid-19 en pleine campagne, un débat télévisé inaudible, des sondages imparfaits et des retournements de dernière minute. Finalement, Joe Biden a promis samedi 7 novembre d'être le président qui unifiera les États-Unis, après quatre années de tumultes et de divisions. Pourtant, ces élections, comme celles de 2016, sont révélatrices de deux Amériques irréconciliables.

Une contestation du processus démocratique

Si ces élections, particulières en raison de la crise sanitaire et sociale, se sont déroulées sans heurts majeurs, il était craint que le résultat soit contesté par le président sortant, Donald Trump évoquant depuis plusieurs mois des fraudes électorales de la part du camp démocrate si celui-ci venait à gagner. Après l'annonce de la victoire de Joe Biden en Pennsylvanie, État clef comptant 30 grands électeurs, le président sortant a immédiatement réagi sur Twitter en dénonçant un vol de la part des démocrates. S'en est suivi une collecte de fonds pour financer les différents recours du candidat républicain désireux de contester le résultat et appelant à manifester le 14 novembre à Washington. On assiste ici à un processus de délégitimation du président élu : l'actuel locataire de la Maison-Blanche, qui a toujours attisé la division pour l'emporter, n'hésite pas à véhiculer au sein de son électorat l'idée d'une fraude électorale d'ampleur afin que les électeurs se sentent spoliés de leurs voix qui seraient les seules « *légal* ». Une pratique qui n'est pas nouvelle de la part du personnage — ni même des deux grands partis américains — quand il s'agit de ses adversaires, mais qui devient sans cesse plus agressive et dangereuse dans le contexte explosif d'une Amérique polarisée et d'une crise économique qui ne fait que commencer.

Trump : huit millions de votes supplémentaires

La majeure partie des médias européens rejettent le 45^e président des États-Unis pour sa grossièreté et son non-respect des codes diplomatiques traditionnels, mais aussi pour son impulsivité, ses guerres commerciales, son unilatéralisme et son nationalisme. S'il est évident que Donald Trump n'a rien à voir avec la « *bien-pensance* » européenne, il a pourtant séduit huit millions d'électeurs de plus qu'en 2016, et ce malgré une présidence jugée chaotique par les élites intellectuelles qui blâment l'Amérique dite « *profonde* », ces citoyens des États-Unis attachés à leurs traditions et ne vivant pas dans des zones métropolitaines. Voyons ce qu'il en est.

Une étude de SkyNews réalisée le 6 novembre dernier a montré que 52 % des électeurs de Donald Trump votent en sa faveur du fait de la confiance qu'ils ont dans le personnage, alors que 58 % des électeurs du président élu ont voté contre Trump plutôt que pour les qualités de Joe Biden. Donald Trump, pourtant qualifié de misogyne et accusé d'être raciste, a ainsi su mobiliser un électorat encore plus vaste qu'en 2016, en acquérant les voix de 43 % de l'électorat féminin, de 32 % des Latino-Américains et de 12 % des Afro-Américains.

Son discours nationaliste, à l'image de son slogan « *America First* », a suscité la mobilisation des habitants des zones rurales et anciennement industrielles. Celles-ci, à cause de pertes d'emplois, ont fait face au déclassement, notamment à la suite de délocalisations par manque de compétitivité face à la concurrence mondiale. Pendant ce temps, les littoraux qui profitent de l'internationalisation des échanges voyaient leurs territoires prospérer. Un contexte qui se combine au discours anti-élite de Donald Trump, qualifiant ici l'élite intellectuelle du pays décrite comme biaisée et corrompue, et auquel il attribue les désagréments qu'a subis cette Amérique du « *Midwest* ».

De plus, si les voix des minorités ethniques des États-Unis ont tendance à favoriser le parti démocrate, la mobilisation surprenante d'un tiers des Latino-Américains au profit de Donald Trump s'explique en partie par la situation politico-culturelle spécifique à l'Amérique latine. L'émergence d'un camp « *très* » à gauche pour les États-Unis — incarné par Elizabeth Warren, Bernie Sanders, et plus récemment par Alexandria Ocasio-Cortez — a effrayé une partie de l'électorat latino, qui associe le socialisme aux dictatures de Cuba et du Venezuela. En outre, certains membres des minorités ethniques ont tendance à associer les démocrates avec « *des faiseurs de promesses qui n'aboutissent pas* » après les deux mandats de Barack Obama, ce qui a pu jouer en faveur de Donald Trump.

Deux réalités, deux mondes, qui se font face sans se comprendre

On pourrait pointer du doigt la personnalité de Donald Trump pour expliquer le chaos politique qui règne actuellement aux États-Unis. Certes, le président sortant ne contribue pas à rétablir le calme et la dignité dans la démocratie américaine, mais on peut également considérer son accession au pouvoir comme le symptôme d'une polarisation des sociétés occidentales qui se montrent de plus en plus divisées.

D'une part, un monde multiculturel, caractérisé par l'effervescence des métropoles et leur brassage culturel. Il consiste en l'alliance de toutes les minorités pour un projet d'intégration, qu'elles soient ethniques, sexuelles, écologiques... Cette société cherche à rompre avec les systèmes traditionnels qui empêchent les individus issus de ces minorités d'évoluer comme ils le souhaiteraient dans la société, faisant de cette recherche de l'intégration l'un des premiers projets d'un État. Les métropoles étant denses, prospères économiquement et propices au mélange des cultures, la société multiculturelle s'y concentre. Étant progressiste dans son approche, cette société est largement soutenue par les médias dans l'idée que l'on peut toujours faire évoluer positivement la société.

D'autre part, la société monoculturelle est plus proche des traditions, où la vie quotidienne n'est pas systématiquement propice au mélange culturel, et qui voit sa situation économique se dégrader du fait de son éloignement des centres d'emplois que sont les métropoles. Elle s'estime abandonnée par l'État et ses médias, mais se sent également méprisée par ces derniers quand il est question de défendre des positions différentes des leurs. Cette société préférerait que l'État s'emploie à favoriser le retour de leur dignité, qu'ils considèrent avoir perdue à cause notamment de l'internationalisation des échanges. Petit à petit, une fracture s'est créée, cette partie de la société expliquant ses difficultés par le succès de l'autre camp, ce à quoi il a fallu remédier, et qui s'est manifesté par l'élection de Donald Trump en 2016.

Aujourd'hui, Donald Trump, n'acceptant pas sa défaite et appelant au soulèvement de son camp, surfe ainsi sur cette division, aussi extrême en puisse être la tournure. Alors que Joe Biden a déclaré vouloir rassembler les Américains, c'est un chemin semé d'embûches qui l'attend.

* Camille Exare





Dr. Mireille Sadège

Rédactrice en chef
Docteur en histoire
des relations
internationales

Fin décembre 2019, le monde découvrait le mot « coronavirus », une maladie qui touchait la Chine. La menace semblait lointaine, on ne s'inquiétait pas. On le disait très contagieux, et pourtant cela ne nous alarmait guère. Si les informations concernant le virus étaient confuses à la fin de l'année 2019, elles sont devenues de plus en plus audibles à partir de février 2020. Pourtant, nous continuions imperturbablement notre train-train quotidien. Les grandes villes grouillaient encore de touristes nonchalants. Mais, début mars, à Paris, les rayons de solutions hydroalcooliques étaient déjà vides. En Turquie, l'annonce du premier cas dans le pays, le 11 mars, a suffi à mettre à sec en une journée les rayons d'eau de Cologne. La reconnaissance du caractère pandémique du coronavirus par l'OMS est suivie par les annonces de confinements un peu partout dans le monde. Tandis que le président français Emmanuel Macron annonçait vigoureusement

Les mots et les visages au temps du coronavirus

à la télévision « nous sommes en guerre » et demandait aux Français de se confiner chez eux, son homologue américain se moquait du virus et balayait toute idée de confinement. Le coronavirus devenait alors la Covid-19. Plus ou moins volontairement, chacun s'est retiré chez lui pour laisser apparaître un monde vidé de ses habitants. À travers nos télévisions, nous avons découvert nos villes désertées. Pendant des mois, nous écoutions aussi les chefs de service de différents hôpitaux qui, devenus membres du conseil scientifique du gouvernement, nous ont dit tout et son contraire. Ainsi, les membres du comité scientifique qui affirmaient au début de la pandémie que le port du masque était inutile participent désormais aux mêmes émissions télévisées en étant masqués afin de souligner l'importance du port du masque. Le confinement et la période qui s'en est suivie furent également l'occasion de découvrir des figures peu connues du grand public comme la psychanalyste Cynthia Fleury, une intellectuelle qui tient un discours différent. Pendant

le confinement, elle parle de la « résilience ». Par la suite, du « ressentiment ». Vers la fin du premier confinement, nous avons assisté au retour de figures controversées comme le philosophe Bernard-Henri Lévy (BHL) qui a publié un pamphlet intitulé *Ce virus qui rend fou* dans lequel il fustige l'épidémie de la peur qui nous envahit et nous paralyse, mais aussi un monde qui se replie sur lui-même. BHL parle « d'un vent de folie qui souffle sur le monde », avant d'ajouter qu'« on a ajouté à la maladie la folie et la connerie ». Il finit par nous alerter « contre le pouvoir médical et le danger du tout sanitaire ».

La pandémie nous a également révélé un grand scientifique et médecin : le professeur Didier Raoult. Son traitement par l'hydroxychloroquine et la chloroquine a fait de lui une figure incontournable de cette pandémie. Il est aimé et adulé par des millions de Français, tel un héros des temps modernes qui porte sa cause contre vents et marées, en l'occurrence, contre l'industrie pharmaceutique. À l'instar de BHL, le professeur Didier

Raoult condamne fermement la peur qu'instaurent les autorités par l'intermédiaire des médias et de son conseil scientifique.

Et le monde de l'après Covid-19 ? Selon l'économiste Jacques Attali, « face à un grand choc, il faut aller à l'essentiel, être utile aux autres ». Il ajoute : « cette pandémie est en train de nous faire prendre conscience de la nécessité d'une autre forme de société fondée sur l'altruisme ». Son concept n'est pas nouveau, il l'avait déjà évoqué en septembre 2013 à l'occasion d'un rapport portant sur le long terme dans l'économie et dans lequel il soulignait le fait que « l'altruisme envers les générations futures est un moteur plus puissant que l'individualisme animant aujourd'hui l'économie de marché ». Enfin, des visages sont porteurs d'espoir. Surnommés « les nouveaux époux Curie », le couple de chercheurs allemands d'origine turque, Uğur Şahin et Özlem Türeci, sont à l'origine de la découverte du premier vaccin contre la Covid-19. Nous dirigeons-nous vers une sortie de la pandémie ?

Brexit : Quatre ans après, où en est-on ?

Les citoyens du Royaume-Uni ont voté, pour 51,9 % d'entre eux, en faveur de la sortie de l'Union européenne (UE), le 23 juin 2016. À la suite de ce référendum qui a entraîné la démission du premier ministre David Cameron, la procédure de retrait au titre de l'article 50 du traité sur l'UE fut déclenchée par le gouvernement de Theresa May le 29 mars 2017. Dès lors, l'UE et le Royaume-Uni ont démarré les négociations visant à préparer la sortie effective du Royaume-Uni.

Des négociations qui n'aboutissent pas

Les négociations ont démarré le 29 mai 2017 dans le but de définir le cadre des relations futures entre l'UE et le Royaume-Uni, des partenaires de premier plan. Si le Royaume-Uni a officiellement quitté l'UE le 31 janvier 2020, les normes européennes continuent de s'appliquer, et ce jusqu'au 1er janvier 2021. D'ici cette échéance, un accord entre les deux parties devait être trouvé afin d'éviter un redoutable « no deal ».

Le 7 novembre dernier, la présidente de la Commission européenne, Ursula von der Leyen, et l'actuel premier ministre britannique, Boris Johnson, ont de nouveau déclaré que, à cause de « divergences », un accord sur la relation post-Brexit d'ici à la fin de l'année était pour le moment difficile à entrevoir. Deux points de frictions sont en effet ressortis : les garanties de non-concurrence (les Britanniques s'opposent à la volonté de l'UE d'instaurer des mesures protectionnistes si Londres s'écarte de ses engagements en matière de droit du travail ou sur des sujets environnementaux) et l'accès des Européens aux eaux britanniques, un enjeu qui pourrait avoir un impact majeur pour les pêcheurs français et irlandais notamment. En effet, il est inenvisageable pour Londres de permettre la libre circulation des bateaux issus des pays européens dans ses eaux nationales. Mais, en face, l'UE fait ici preuve d'une unité exemplaire.

Le cas irlandais

La situation irlandaise est également à l'origine d'un ralentissement des négociations. En effet, l'Irlande du Nord, qui fait partie du Royaume-Uni, et la République d'Irlande, qui est indépendante, sont toutes deux membres de l'UE. Or, après le Brexit, l'Irlande du Nord sortira de l'UE,

et ce même si sa population s'est prononcée contre le Brexit (56 %), tandis que la République d'Irlande restera arrimée à l'espace européen. Si la libre circulation des biens et des personnes est assurée à l'heure actuelle entre les deux Irlandes, le Brexit devrait entraîner la restauration d'une frontière et des contrôles douaniers, mettant ainsi en péril la fragile paix entre les deux parties de l'île instituée par les accords de Belfast de 1998 qui ont mis un terme à 30 ans de guerre civile entre nationalistes du Sud et unionistes du Nord. La République d'Irlande étant le premier partenaire économique et commercial de l'Irlande du Nord, Theresa May avait fait adopter le « Backstop ». Ce mécanisme, qui faisait du Royaume-Uni un territoire douanier unique, permettait d'exempter les produits industriels et agricoles de toutes taxes et quotas, et garantissait un accès à l'Irlande à l'union douanière. En revanche, pour Boris Johnson et les députés en faveur du Brexit, le Backstop serait une forme de contournement du Brexit, et maintiendrait les Britanniques dans l'UE, ce qui serait contraire au vote exprimé en 2016. Le premier ministre est ainsi revenu sur le traité signé avec l'UE en janvier 2020 avec son projet de loi sur le marché intérieur, dans lequel l'Irlande est concernée. Cependant, l'*Internal Market Bill* a été rejeté par les parlementaires, l'opposition dénonçant des « clauses offensantes » et appelant à « commencer à rebâtir notre réputation internationale ».

Le risque du « no deal »

L'idée du « no deal », soit l'échec des négociations concernant un nouveau partenariat entre l'UE et le Royaume-Uni, est prépondérante dans les médias lorsque l'on parle du Brexit dans la mesure où cela

aura un impact considérable sur les relations économiques et humaines entre les deux parties alors que la période de transition du divorce anglo-européen arrive à échéance. À titre d'exemple, en cas de *no deal*, les relations commerciales entre l'UE et le Royaume-Uni seront soumises aux règles de l'OMC. Dès lors, les tarifs douaniers standards s'appliqueront, notamment sur certains produits alimentaires (jusqu'à 40 % sur les céréales), impactant notamment de façon conséquente l'excédent commercial français. Malgré les conséquences indésirables d'un tel scénario, l'UE n'entend pas courber l'échine. Pour Clément Beaune, secrétaire d'État français chargé des Affaires européennes, un accord qui céderait de façon excessive aux demandes britanniques serait pire qu'un *no deal*, car cela donnerait l'image d'une Europe ne défendant pas ses intérêts. En réalité, pour les Européens, l'intégrité du marché unique est plus importante que le départ d'un de ses membres, car des règles de ce marché dépendent la prospérité des 27.

L'impact des élections américaines

Joe Biden, qui devrait être investi 46^{ème} président des États-Unis le 20 janvier, a déclaré à plusieurs reprises vouloir soigner sa relation avec ses alliés, notamment avec l'UE. Si celle-ci a déjà envoyé des signaux favorables outre-Atlantique par le biais d'Ursula von der Leyen et de Charles Michel, la relation entre Boris Johnson et le futur président américain n'est pas optimale, Joe Biden ayant mal accueilli, alors qu'il était vice-président des États-Unis, une remarque mentionnant un lien entre les origines kenyanes de Barack Obama et sa soi-disant aversion pour l'ancien

Empire britannique. De plus, Joe Biden, d'origine irlandaise, tient particulièrement au maintien de la paix en Irlande qui sera, comme sous l'administration Trump, un aspect qui conditionnera de possibles accords entre Washington et Londres.

Boris Johnson a néanmoins félicité Joe Biden pour sa victoire, et espère être en mesure de négocier ce fameux accord de libre-échange avec les États-Unis qui n'avait pas été approuvé par l'administration Trump. Quand bien même un terrain d'entente serait trouvé, il n'en reste pas moins que 50 % des échanges du Royaume-Uni se font avec l'UE. Un accord avec Washington ne suffirait donc pas à compenser la perte escomptée en cas de *no deal*. Qui plus est, les négociations qui durent depuis quatre ans avec l'UE ne renvoient pas une image positive suscitant la confiance envers Londres aux yeux d'éventuels nouveaux partenaires privilégiés d'un Royaume-Uni autonome sur la scène internationale. En outre, l'UE espère bien trouver dans l'administration Biden un allié de poids dans les négociations avec le Royaume-Uni.

Les négociations sur le Brexit apparaissent symptomatiques d'un monde où l'économie pèse davantage que les volontés politiques. En effet, si les Britanniques ont voté pour une sortie de l'UE en 2016, celle-ci n'est pour le moment que « partielle », voire inexistante. Les enjeux économiques qui en découlent sont si importants que les politiciens sont obligés de mesurer minutieusement leurs impacts et de négocier au mieux les futurs accords, quitte à faire attendre un peuple qui s'est exprimé depuis plusieurs années.



Dr. Hüseyin Latif

Docteur en histoire
des relations
internationales

La méthode scientifique est pluraliste. Après mes études universitaires, j'ai travaillé pendant plusieurs années à l'INRA comme chercheur. J'ai alors été témoin de multiples discussions scientifiques qui se déroulaient de façon cordiale malgré les désaccords entre les scientifiques et leurs propres remises en question quant à leurs positions. Un scientifique devrait toujours douter et se refuser à imposer par la force son avis. Aujourd'hui, on constate l'inverse. Pour l'illustrer, il suffit d'évoquer l'acharnement de la plupart des chercheurs parisiens contre de grands scientifiques de province, à l'instar du professeur Didier Raoult.

Selon Nicolas Balthazar, la thèse de l'unité ne se conforme ni à la nature de l'esprit actuel ni aux résultats de l'expérience que nous vivons avec l'actuelle crise sanitaire. Jamais le complexe n'a pu recevoir une explication unilatérale.² L'effet et l'application se sont généralisés sur le monde, presque partout !

En France, les autorités gouvernementales tentent de forcer le peuple à respecter les décisions de deux conseils en les mettant devant le fait accompli. Le premier est le conseil scientifique Covid-19 qui est chargé de l'aiguillage de la décision publique pour lutter contre la pandémie. Le deuxième est le Conseil de défense et de sécurité nationale. Les travaux de ces deux conseils sont très discutés par les Français en raison de leur forme et de leurs décisions. On reproche au premier d'être trop loin de la réalité du pays, de la vie des Français. Au second, on le soupçonne d'être anti-constitutionnel et surtout d'être constitué de militaires et d'un nombre écrasant d'hommes, la seule femme de ce conseil étant Florence Parly, la ministre de la Défense.

Comme tout le monde, je cherche la vérité.

J'ai besoin de réponses claires quant aux propos de Didier Raoult face aux députés dans le cadre de la commission d'enquête de l'Assemblée nationale ;

Le pluralisme des sciences¹

propos qu'il a réitéré le 17 novembre dernier dans une vidéo³ diffusée sur YouTube.

« ... Je ne sais pas si ça fera partie de votre enquête parlementaire. Je vous recommande de faire une véritable enquête sur Gilead et le remdesivir. Si vous regardez la structure de Gilead, vous comprendrez que c'est quelque chose qui fonctionne avec très peu de produits, très peu de personnel, et qui a une influence considérable. L'essentiel de sa stratégie est basé sur l'influence. Moi, je vous le rappelle, quand j'ai commencé à parler pour la première fois de la chloroquine, il y a quelqu'un qui m'a menacé à plusieurs reprises, de manière anonyme. J'ai porté plainte et j'ai fini par trouver que c'était celui qui avait reçu le plus d'argent de Gilead depuis six ans quand même. Donc, si vous voulez, j'ai une expérience personnelle de fonctionnements qui ne me paraissent pas normaux. Peut-être que c'est une coïncidence. Mais ce n'est pas sûr, parce qu'il m'interdisait de parler de la chloroquine. J'ai les mails, j'ai porté plainte officiellement à la police, on sait qui c'est. Donc, le niveau de problème là est un niveau de problème sur lequel je vous suggère d'être attentif. Ce n'est pas compliqué de regarder encore une fois qui a des conflits d'intérêts. Vous regardez le listing, vous regardez le listing chez les infectiologues. On a même publié un article là-dessus, pour dire : 'écoutez, il y a les deux tiers', et l'on a même fait un article malicieux en regardant les gens qui s'étaient exprimé dans la presse pour ou contre la chloroquine et l'on a matché ça avec les sommes d'argent qu'ils avaient reçues de Gilead et c'est parfaitement matché. Alors, je ne dis pas que la causalité et la corrélation sont deux choses différentes. Donc, je ne dis pas qu'il y a une causalité, mais une coïncidence au sens étymologique. Donc, c'est la même incidence d'être contre la chloroquine et de recevoir de l'argent de Gilead. Je vous suggère très fortement de vous poser la



question de savoir le ni-veau d'influence d'une seule compagnie sur le fonctionnement qui, à mon sens, inclut des choses qui sont bien au-delà de celle du médiateur. Donc, vous le savez quand même, ça existait déjà pour cet enjeu, ça a pris une ampleur, des rapports s'étaient développés entre ce groupe acting et Gilead pour la tentative d'utiliser le remdesivir qui a été un échec pour Ebola. Ça n'a pas marché, mais ce groupe s'était déjà formé autour de ça. Donc, il y a des liens multiples. Et j'ai été surpris de voir que le directeur de Gilead, devant le président de la République et devant le ministre, tutoyer celui qui était en charge des essais thérapeutiques en France pour le Covid-19. Vous savez, je n'ai pas l'habitude de me faire tutoyer par le directeur de l'industrie pharmaceutique. S'il le faisait, je répondrais en le vouvoyant. Pour vous dire la vérité, je ne sais même pas si ce sont des liens d'intérêts, je ne vous dis pas que les gens ont été achetés pour ça. Les gens créent un écosystème qui, encore une fois, est un écosystème favorable dans lequel la vision qu'on a du monde est différente. Je pense que ces relations de familiarité ou ces voyages ensemble amènent à une vision et à un écosystème qui est d'une nature à permettre à changer le jugement des choses. Je crois ça, et je n'ai pas d'exemples contraires. J'ai vu ça à mon époque, quand j'étais jeune, avec les antibiotiques. Donc, je me rappelle, j'ai décidé de ne plus faire ça du tout parce qu'il y avait une croisière qui avait été organisée par un médicament qui a disparu, la peflacine, où il y avait 700 médecins qui y avaient été invités. Et vous savez que les premières règles sur la déclaration obli-

gatoire des liens d'intérêts ont été faites après que Merck ait invité tous les médecins de France à aller en Chine pour des congrès factices.⁴

J'apprécie aussi les grands chercheurs français comme la Dr Alexandra Henrion-Caude, les professeurs Philippe Parola, Jean-François Toussaint et Christian Perronne qui refusent ouvertement l'autocratie du gouvernement dans la gestion de l'épidémie. Enfin, nous observons aussi que le gouvernement n'hésite pas à profiter de la situation pour faire passer des lois antidémocratiques.

... Voilà, les nouvelles viennent de tomber alors que j'étais en train de terminer mon article :

L'Organisation mondiale de la santé (OMS) a signalé qu'il n'y a aucune preuve que le remdesivir, l'antiviral utilisé dans le traitement du nouveau coronavirus, aide les patients atteints de la Covid-19 à survivre et à répondre à leurs besoins respiratoires alors que le prix du flacon s'élève à 390 dollars aux États-Unis. Pour les patients étant couverts par une assurance privée, le coût du médicament, pour un traitement d'une semaine, s'élève à 3 120 dollars...

Regardons maintenant les stocks de remdesivir en France !

Finalement, une question me vient à l'esprit. Les sociétés pharmaceutiques gèrent-elles actuellement la pandémie mondiale ?

1- <https://philosciences.com/290-pluralisme-dans-les-sciences> (18 novembre 2020).

2- J. H. Rosny aîné, *Les Sciences et le pluralisme*, Nouvelle édit. Paris, Alcan, 1930 ; in-12, XIV-220, pp. 12 fr. https://www.persee.fr/doc/phlou_0776-555x_1931_num_33_31_2628_t1_0406_0000_2 (18 novembre 2020).

3- <https://youtu.be/hxrMT6NhpQ> (18 novembre 2020).

4- Dr Raoult à l'Assemblée nationale, le 24 juin 2020.

Covid-19 : Des scientifiques d'origine turque derrière la promesse d'un vaccin

En pleine deuxième vague dans la plupart des pays européens, et alors que les mesures se durcissent en Turquie, l'annonce a forcément pris les allures d'une lumière éclaircissant le bout d'un sinistre tunnel : lundi soir, l'on apprenait, dans un mélange d'enthousiasme et de précaution, qu'un vaccin contre le Sars-cov2, qui ronge le monde depuis un an, était en cours de développement. Efficace à 90 % au regard des résultats de la phase trois de son essai clinique, il constitue une première mondiale dans la lutte acharnée que mènent tous les laboratoires mondiaux pour tenter de prévenir le virus.

À la manœuvre, deux noms, une complexité scientifique et amoureuse, ainsi qu'une entreprise : Uğur Şahin et Özlem Türeci, deux Allemands d'origine turque, qui ont fondé en 2008 l'entreprise scientifique BioNTech, une « biotech » allemande qui s'est associée à Pfizer pour développer un vaccin. Leur parcours est significatif du rayonnement turc à travers le monde, et singulièrement en Allemagne. L'un a étudié la médecine à Cologne, après que son père turc a choisi d'émigrer en Allemagne pour travailler en usine. L'autre vient d'Istanbul et a décidé d'exercer ses activités de chercheuse en Allemagne.

Leur rencontre à Homburg donne naissance à une histoire d'amour et à de passionnants projets scientifiques. Les deux ont en effet voué leurs passions, la médecine et la recherche scientifique, au service du bien commun. Jusqu'ici, le couple s'intéresse surtout à la lutte contre le cancer, tentant de développer des anticorps pour créer une immunothérapie.

En janvier 2020, alors que la plupart des organisations mondiales demeurent dans le déni, et que les populations poursuivent des comportements frivoles, l'annonce de clusters épidémiques dans la province de Wuhan n'échappe pas



au couple. Eux savent qu'une pandémie mondiale menace le monde. Il n'en fallait pas plus pour qu'Uğur Şahin et Özlem Türeci consacrent entièrement leur temps de travail à la recherche d'un vaccin contre le nouveau virus venu de Chine. Le pari de BioNTech ? Qu'un vaccin soit trouvé avant la fin 2020. Avec 90 % d'efficacité en novembre 2020, c'est la promesse d'un succès planétaire pour les deux médecins.



Derya Adigüzel

À cause de la Covid-19, nous participons à peu près tous les jours à des conférences ou à des réunions en ligne en utilisant différentes plateformes. Ainsi, vos mimiques, vos comportements, vos attitudes ont pris davantage d'importance pour gérer vos relations avec vos partenaires et vos collaborateurs. Je passe plus ou moins la majorité de ma semaine à participer à ces réunions en ligne que j'ai la responsabilité de diriger afin d'obtenir des résultats bénéfiques pour l'entreprise. Or, avec ce type de réunions, vous pourrez obtenir de bons résultats si vous avez des capacités en matière de modération et faites preuve de leadership. Ci-dessous, je vais citer quelques idées et techniques pour guider les groupes de discussion afin d'aboutir à de bons résultats, le tout dans l'optique d'une philosophie « gagnant-gagnant ».

Dans les groupes où il y a un niveau optimum (assez, mais pas trop) de libertés, les membres de la réunion seront généralement amicaux, spontanés et coopératifs, tandis que l'irritation interpersonnelle sera réduite au minimum. Une trop importante dépendance à un leader conduit à un mauvais ajustement dans les sous-groupes où les membres sont censés compter davantage sur eux-mêmes que sur le leader, tant en terme de communication qu'en terme d'activités. On le constate dans les groupes d'enfants et d'adolescents : trop ou pas assez de liberté peut entraîner une focalisation indésirable sur le statut personnel et une tendance à développer une clique dirigeante au sein du groupe. L'unité

Une meilleure direction des réunions, c'est facile

de groupe viendra soit de la résistance mutuelle à la pression extérieure, soit de sources intérieures d'unité. La base de l'unité déterminera le canal qu'elle prendra pour atteindre des objectifs ou rencontrer des difficultés. Dans les crises, lorsqu'un dirigeant autoritaire est destitué, le groupe a tendance à se disloquer ; tandis que le groupe démocratique dont le leadership est développé parmi les membres à travers des suggestions, des encouragements et une coopération, est peu affecté. Les groupes unis vers un accord positif sur des objectifs communs atteignent plus facilement leurs objectifs. Ils résistent également mieux aux perturbations, résistent aux clivages, canalisent les activités de manière plus avantageuse et se rallient mieux que ceux qui s'unissent pour faire face à une menace commune à leur existence. Ci-dessous, vous trouverez quelques suggestions constructives pour le développement de groupes qui fonctionnent avec un leadership démocratique. Ce sont quelques moyens par lesquels les modérateurs des groupes de discussions peuvent construire un moral commun. Les leaders peuvent utiliser des procédures pour renforcer le moral et la concentration du groupe :

1. Encouragez la formation d'amitiés et veillez à ce que les membres timides soient présentés au groupe de manière à ne pas être soumis à des critiques injustes et ridicules.
2. Utilisez les chansons, les courtes conversations avant de commencer la réunion sur les vies sociales, etc. pour animer et augmenter la concentration de tous les membres du groupe afin d'éviter

la monotonie et la perte de la concentration.

3. Attribuez un travail à chaque membre et assurez-vous qu'il le réalise correctement pour qu'il soit fier de son accomplissement.
4. Évitez tout favoritisme.
5. Proposez un défi au groupe tel que : « Vous l'avez déjà fait une fois ; vous pouvez le faire à nouveau ». Cela va stimuler la motivation des membres.
6. Promouvoir le respect de soi parmi les membres. Cela engendre le respect entre les membres du groupe.
7. Beaucoup peut être accompli en faisant savoir aux membres du groupe qu'ils doivent assumer leurs responsabilités.
8. Donnez du crédit aux suggestions faites par un membre du groupe ou par d'autres leaders.
9. Montrez votre appréciation pour la croissance et le développement. De préférence, les éloges devraient être donnés en public. En revanche, un reproche doit se faire en privé, si possible avec la « méthode sandwich » (une critique entre deux compliments). Cela s'est avéré être un moyen efficace d'assurer le retour du comportement recherché.
10. Retracez les fausses rumeurs jusqu'à leurs sources et arrêtez-les en rendant publiques les informations correctes.
11. Ne minimisez pas les difficultés à venir, mais encouragez les membres du groupe à affronter les situations au fur et à mesure qu'elles surviennent. Chaque individu et chaque groupe ont le moral, mais il faut savoir si le moral est élevé ou non. Le moral des membres affectera le statut du groupe.



Gözde Pamuk

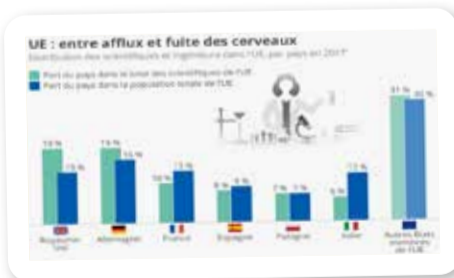
D'après le tableau d'Eurostat « UE : entre afflux et fuite des cerveaux », l'Union européenne (UE) compte 16 millions de scientifiques et d'ingénieurs. Ce nombre a connu une augmentation de 2 % entre 2016 et 2017. Le tableau montre la répartition des scientifiques et des ingénieurs par pays au sein de l'UE ainsi que la part des pays européens dans la population totale de l'UE. On voit que le Royaume-Uni et l'Allemagne détiennent chacun 19 % du total des scientifiques et ingénieurs de l'UE, alors que leur population ne représente que 29 % de l'ensemble de la population de l'UE. Ces données indiquent que l'Allemagne, le Royaume-Uni, la France et l'Espagne sont les pays développés qui accueillent le plus de migrants qualifiés.

Que peuvent faire les nations pour réduire le départ de personnes hautement qualifiées vers ces pays ?

Tout d'abord, d'un point de vue sociologique, la fuite des cerveaux est de nos jours un problème majeur et mondial. Avec la mondialisation, la migration d'individus qualifiés est de plus en plus importante, notamment en direction des pays développés. Dans les pays émergents, certains diplômés n'offrent pas

La fuite des cerveaux

beaucoup de débouchés, ce qui oblige les travailleurs à exercer un autre métier que celui de leur rêve. À cela s'ajoutent de bas salaires et des conditions de vie moins bonnes comparées à la situation dans les pays riches. Ces derniers ont besoin de personnes qualifiées pour combler le manque existant, notamment au sein des métiers scientifiques comme l'ingénierie et la médecine.



Deuxièmement, il existe un nombre important de jeunes qui quittent leur pays d'origine pour s'installer dans les pays développés. Les pays en voie de développement peuvent mettre à disposition de ces jeunes des espaces d'études et intellectuellement dynamiques afin de créer un environnement de recherche. Cela peut susciter chez les jeunes l'envie de lire et de découvrir. Il est important qu'ils s'intéressent aux sujets culturels et historiques de leur propre pays. C'est

ainsi qu'ils pourront réussir et contribuer au développement de leur pays, ce qui sera suivi par l'augmentation du bien-être de la société.

En Turquie, l'émigration des personnes qualifiées existe depuis toujours, mais son apogée s'est surtout observé ces dix dernières années. Les flux de migrants qualifiés au départ de la Turquie vers les pays développés s'expliquent par plusieurs éléments. Tout d'abord, les jeunes cultivent un espoir à l'égard des pays étrangers en matière de liberté, de divertissement et de sa situation économique. D'après le centre turc de statistiques, le nombre d'émigrés turcs a atteint 136 000 personnes en 2019. La majorité a entre 25-29 ans. Cela signifie que les jeunes issus de la « génération Z » veulent construire leur vie et leur carrière à l'étranger. Ils sont à la recherche du bonheur économique et social.

L'émigration qualifiée vers les pays développés freine le développement du pays d'origine et implique une diminution de la capacité de production du pays d'origine. C'est pourquoi il est essentiel d'investir dans l'apprentissage des jeunes sur des sujets propres au pays. Un tel projet permettra de leur donner envie de rester et favorisera l'enrichissement du pays.



Meliha Serbes

MODE

« La mode

des Parisiennes »

Elle est née le 29 novembre 1947, à Troyes, dans une famille bourgeoise de province. C'est dans ce contexte qu'elle développa rapidement une passion pour la mode et l'élégance naturelle. C'est en 1984 qu'elle commença son activité et créa sa maison « pour les femmes de Paris ». Elle fut connue, surtout dans les années 1990, pour son style destiné aux 15-30 ans, et défini comme une marque « féminine et citadine ».



Si vous n'avez pas encore deviné de qui je parle, je vais donner davantage d'indices. Elle a exercé tous les métiers de la mode : modéliste, aide-styliste de Jacqueline Jacobson chez Dorothee Bis, ou encore styliste au Printemps. Son succès a été immédiat et ne sera jamais démenti.

En 2011, Vanessa Pierrat reprend la direction artistique de la marque. Elle conserve l'héritage BCBG de la maison tout en y apportant une touche mode décalée. Son style s'inscrit dans la pure tradition du tailoring et se traduit par un soin tout particulier porté aux coupes et aux finitions. Ces informations apparaissent sur son site.

En réalité — je dois être objective —, si la mode ne vous intéresse pas, il ne sera pas facile de trouver son nom. Il s'agit de Claudie Pierlot. Bien qu'il s'agisse d'une nouvelle marque, elle fait beaucoup parler d'elle. Je peux vous dire que les prix sont dans le segment intermédiaire, ce n'est ni très luxueux ni bon marché. Lorsque l'on découvre ses vêtements, on effectue un retour aux années 1960. La marque cible les jeunes Parisiens.

Découvrez le magasin pour un style sportif, cool, élégant et décontracté qui reflète votre personnalité. Je suppose que vous ne quitterez pas la boutique les mains vides. L'élément le plus marquant de l'icône de la marque est le sac nommé « Anouck sac ». On dit même qu'il est conçu au cœur de Paris. Ce sac, que j'aime aussi utiliser, est vraiment cool.

Le monde de Claudie vous attend !



Le retour des néonicotinoïdes dans l'agriculture française : « un empoisonnement volontaire » ?

En haut de la tribune de l'Assemblée nationale, Jean-Luc Mélenchon, président du groupe parlementaire « La France insoumise », dénonce la réintroduction des pesticides néonicotinoïdes. Dans son discours du 5 octobre 2020, « l'insoumis » utilise des termes forts comme « empoisonnement volontaire » et affirme vouloir saisir la Cour de justice de la République.

Les conséquences environnementales et humaines des néonicotinoïdes

Les néonicotinoïdes sont des substances chimiques utilisées dans l'agriculture contre les insectes ravageurs. Ces insecticides figurent parmi les plus utilisés dans le monde. En effet, en 2015, les néonicotinoïdes représentaient un quart du volume des ventes totales d'insecticides. Si les premiers usages sous forme de nicotine remontent aux années 1690, c'est dans les années 1980 que les géants mondiaux de l'agrochimie Bayer et BASF mettent au point des néonicotinoïdes, insecticides neurotoxiques plus efficaces en raison de leur traitement systémique et leur stabilité moléculaire. Dès lors, l'utilisation de ces substances chimiques, qui agissent notamment sur le système nerveux central des insectes en ciblant dans le cerveau les récepteurs nicotiniques de l'acétylcholine, provoquant la paralysie et la mort, connaît un essor fulgurant et inégalé.

Depuis quelques années, les scientifiques et les chercheurs dénoncent vigoureusement les risques de ces produits pour l'environnement et pour la santé humaine. De nombreuses études scientifiques, notamment celles des entomologistes de Kerfeld, en Allemagne, vont dans ce sens. Les entomologistes, qui ont recueilli des données pendant 27 ans (entre 1989 et 2016) dans 63 réserves naturelles d'Allemagne, ont ainsi constaté une diminution moyenne de 75 % de la biomasse d'insectes et une diminution moyenne de 80 % au milieu de l'été. Le plus impressionnant, c'est la rapidité du phénomène jamais observé depuis le crétacé, c'est-à-dire depuis 60 millions d'années. Parmi les premières victimes de ces produits, les abeilles, pourtant essentielles à l'écosystème et indispensables au secteur agricole. En 2010, les données scientifiques affichent que la quantité répandue d'imidacloprides (principal représentant de la famille des néonicotinoïdes) s'élève à vingt mille tonnes en un an. Pour cette quantité de produits chimiques, plus de trois milliards de milliards d'abeilles sont mortes. D'autres pollinisateurs sont également touchés, plus durement, comme les bourdons, les libellules ou encore les papillons.

La question de la toxicité de tels insecticides sur les mammifères et sur les

êtres humains se pose également. Les recherches menées sur les rongeurs montrent que les néonicotinoïdes pourraient affecter le développement cérébral de ces animaux. L'Autorité européenne de sécurité des aliments (EFSA) dans son rapport publié en 2013 vient confirmer les dangers de ces produits sur le cerveau humain.



Un renoncement sur la question climatique au profit d'une « souveraineté » agroalimentaire

En 2019, l'Europe avait interdit trois néonicotinoïdes : clothianidine, imidaclopride et thiaméthoxame. À l'époque, la majorité qualifiée requise de 55 % des États membres a donc été atteinte lors de la réunion du comité spécialisé responsable du dossier. La France, l'Allemagne et la Grande-Bretagne (encore membre) ont voté en faveur de l'interdiction, tandis que quatre pays (le Danemark, la Hongrie, la Roumanie et la République tchèque) ont voté contre. La Belgique et la Pologne ainsi que sept autres pays se sont abstenus. Depuis, cette interdiction n'est pas totalement respectée par l'ensemble des pays européens. En effet, à Bruxelles, des dérogations existent et sont très demandées par des pays comme la Pologne, l'Autriche, ou encore la Belgique. La France, jusqu'à maintenant bonne élève, avait interdit cinq pesticides à la place de trois avant de faire marche arrière.

En France, c'est officiel, c'est le retour des néonicotinoïdes pour la filière de la betterave. Après l'Assemblée nationale, le Sénat a voté, le 4 novembre, le projet de loi par 183 voix contre 130. À titre dérogatoire, les producteurs de betteraves à sucre pourront donc utiliser jusqu'au 1^{er} juillet 2023 des semences à base de néonicotinoïdes. Ce retour en arrière est justifié par le gouvernement qui invoque la « souveraineté » agroalimentaire.

En raison de la prolifération d'un puceron vert vecteur d'un virus qui s'attaque aux cultures, la betterave à sucre est frappée par une jaunisse qui l'empêche de se développer, entraînant ainsi une perte de rendement de 30 % à 50 % et menaçant la pérennité d'une filière qui emploie 46 000 personnes en France — dont une bonne partie dans des usines de transformation —, estime la profession. En réalité, la France est la championne de la betterave à sucre, le secteur représente 26 000 producteurs pour 400 000 hectares et rapporte plus d'un milliard d'excédant commercial. Les trois quarts servent à fabriquer du sucre tandis que le reste est transformé en alcool et en éthanol. Cette filière participe donc à une souveraineté alimentaire, mais aussi énergétique.

Par ailleurs, dans l'heure et dans l'état de la recherche, il n'existerait pas d'autre alternative à ces pesticides, estiment les défenseurs de cette loi. À droite, on soutient le texte du gouvernement : « Il ne faut pas être dans le dogme et faire en sorte que la France reste un grand pays agriculteur », a souligné Christian Jacob, chef de file des députés du groupe Les Républicains. Le bloc de gauche quant à lui fait front commun pour relayer l'opposition des apiculteurs et des organisations de défense de l'environnement. Pour Jean-Luc Mélenchon, la betterave française n'est pas malade de préoccu-



pation écologique, mais d'un fait social, le libre-échange. Il s'interroge alors sur cette notion de « souveraineté » alors même que la France est le deuxième producteur à l'échelle du monde et qu'elle est largement excédentaire. Pour la socialiste Angèle Prévile, « ce projet de loi est une défaite magistrale, c'est une défaite sanitaire et environnementale ». Même chez « les marcheurs », ce texte de loi ne fait pas l'unanimité.

La réintroduction des néonicotinoïdes est d'autant plus surprenante qu'elle implique un retour vers un cercle vicieux duquel les agricultures ont beaucoup de mal à sortir. Si les agricultures ont au départ utilisé les néonicotinoïdes pour augmenter leurs rendements, le constat est que ces mêmes produits chimiques anéantissent progressivement les bactéries, les champignons et les espèces vivantes — comme le ver de terre — qui participent à la fertilisation des terres et qui aident les plantes à se développer. Par conséquent, pour compenser, il faut utiliser davantage d'engrais chimiques. Cette fois-ci, non pour augmenter les rendements, mais pour les maintenir à niveau. Dès lors, repasser à une agriculture biologique semble relever de l'impossible.

* Lamia Bensid



La saga de Kaya. Noir et blanc

Restaurant et Hôtel, en plein cœur de la vieille ville d'Istanbul.

www.armadahotel.com.tr
0212 455 4 455

PREMIUM LIFE

Designed by DICE KAYEK

Hafif içimiyle yepyeni bir keyif...



Eren M. Paykal

(Suite de la page 1)

En effet, j'ai donné l'honneur d'être le premier volet à Kadıköy.

Nous nous sommes installés ici dès l'âge de 18-19 ans. Cela fait maintenant 45 ans que j'y vis et qu'il me plaît d'y vivre. Le second livre est aussi publié et est consacré à Şişli, quartier où je suis né (*Bu Salı ve Her Salı Şişli* — Ce mardi et chaque mardi Şişli).

Le troisième livre comprendra les quartiers de Sirkeci et d'Eminönü, où mon grand-père était commerçant. Je veux faire revivre ces anciens commerçants d'antan.

Le quatrième aura pour thème Beyoğlu, l'ancien Pera, le cinquième Suriçi et la vieille ville avec Balat, Eyüp et Ayvansaray, suivi par les Iles des Princes.

La série prendra fin avec le septième livre, dédié aux deux rives du Bosphore.

Vous êtes un auteur très prolifique, mais aussi très modeste.

Je suis plutôt soigneux et travailleur. Je me lève à six heures, j'écris deux heures, et après le déjeuner encore deux heures. Je donne aussi des cours à l'Université de Yeditepe. La modestie est indispensable. Je connais des écrivains qui, après un livre à succès, se croient sur le toit du monde. Personnellement, je considère que mon évolution dans la littérature n'est pas encore terminée. Par conséquent, je ne peux affirmer être un écrivain, mais un conteur d'histoires.

Vos livres sont traduits dans plusieurs langues.

Ils sont traduits dans 36 langues, dont l'anglais. Il faut préciser que la traduction en anglais est assez difficile du fait que seulement 2 % de publications sont des traductions contre, par exemple, 12 % en français ou 14 % en espagnol.

Les Choses de la Vie avec Mario Levi...

Justement, ce sont ces deux langues qui me tiennent le plus à cœur. *İstanbul bir Masaldı* (Istanbul était un conte) a eu un certain succès en France. Dans ma famille, ces deux langues sont fréquemment utilisées depuis mon enfance. En ce qui concerne la France, Paris et Marseille sont les deux villes que j'aime le plus et qu'il me plaît de visiter depuis 1975. Durant l'une de mes visites à Paris en 2012, je me plaignais des changements à un ami journaliste. Il m'avait dit : « Pourquoi tu n'écris pas Paris était un conte ?! » Comme je le disais, ma famille suivait de près les éditions en français. À l'époque, Le Journal D'Orient était le seul journal publié en français à Istanbul. Mes grands-parents critiquaient souvent les fautes d'orthographe causées par les imprimeurs qui ne parlaient pas français...

Quels sont les auteurs que vous préférez ?

Je voudrais citer surtout Marcel Proust. Un journaliste français avait affirmé que j'étais le Marcel Proust de Turquie. J'aime aussi Kafka, Dostoïevski, Virginia Woolf, Tolstoï. Mais j'admire également Albert Camus entre autres. C'était une personne courageuse qui avait pris le risque d'abandonner le Parti communiste français dans les années 1950 en critiquant le totalitarisme soviétique.

Je suis assez déçu par les politiciens de nos jours, par le manque de qualité. J'aime beaucoup notre monde, mais je suis en colère face à cette dégradation globale. C'est l'une des raisons pour lesquelles j'écris. Aujourd'hui, je me considère plutôt conservateur, mais pas réactionnaire. Car il y a beaucoup de valeurs que nous devons préserver. Néanmoins, je suis satisfait de mes 60 années, même plus de l'époque où j'avais 20 ans.

Je voudrais évoquer votre coopération avec le fameux peintre Devrim Erbil.

C'est un sujet auquel je tiens. J'adorais Devrim Erbil, car il est LE peintre d'Istanbul. Grâce à un ami commun, je l'ai rencontré et émis le souhait d'acheter l'une de ses œuvres. Le peintre, très généreux et grand connaisseur de littérature, m'a dit : « Tu es un écrivain, je ne vais pas te vendre une toile. Mais si tu écris un livre sur mon travail, je t'offrirais le tableau qui te plaît ». Je n'étais pas un expert en art. J'y ai réfléchi pendant trois ou quatre années sans résultat... Finalement, durant une célébration des 60 ans de l'artiste, je me suis dit que je ne pouvais pas critiquer son art, mais que je pouvais refléter ce que je ressens personnellement face à cette beauté. Par la suite, j'ai fini le livre en 24 jours (*O Meftunu Olduğunuz Mavi, Devrim Erbil'in İstanbulu* — Ce Bleu que vous êtes amoureux. Istanbul de Devrim Erbil)...

Finalement, avez-vous de nouveaux projets ?

La TRT envisage de réaliser un programme avec moi sur Istanbul. Dans chaque émission, nous visiterons un quartier de la ville, où j'évoquerai non seulement son côté historique, mais surtout sa relation avec la littérature et son côté social. Nous commencerons avec Galata (Galata Mevlevihanesi) et Yüksekaldırım, et je compte en profiter pour exposer Şeyh Galip et Hüsnü Aşk. La première émission aura lieu fin octobre, début novembre, et s'intitulera Mühayyelat (ceux qui ont été imaginés, rêvés...)...

Il me reste à exprimer encore une fois ma grande gratitude pour la disponibilité et l'extrême gentillesse de Mario Levi.



Ali Türek

« Vive la poésie »

Le monde d'avant la Covid-19 paraît être tellement loin... La rentrée 2019 était rythmée par une course culturelle contre les montres. Notre plateforme d'initiatives culturelles, « Les Turquoises », venait de naître et voulait organiser toute une série de rencontres culturelles et littéraires.

Soirée de lecture avec Nedim Gürsel, hommage à Nâzım Hikmet et paroles de femmes réunissant les vers des poétesses du monde entier étaient à l'ordre du jour. Beaucoup de projets inscrits à l'agenda et peu de temps pour les mettre en œuvre... Chose faite à la vitesse de la lumière, réunissant des gens de différents milieux et de différentes générations dans des moments de partage à Paris...

Cherchant un lieu insolite pour la toute première rencontre, une idée de lieu s'imposait avec une force particulière. On l'avait trouvé ! Une petite salle située au 30 rue de Bourgogne sur la Rive gauche, à deux pas de l'Assemblée nationale... Le « Club des poètes »...

Lieu emblématique pour le monde amoureux de poésie, c'était un rez-de-chaussée au charme exceptionnel et littéralement habité par la poésie. Si, aujourd'hui, c'est un grand « récitant », Blaise Rosnay, qui tient ce lieu parisien, le « Club des poètes » était là depuis bien longtemps.

Véritable temple de la « poésie de tous les temps et de tous les pays », il a été fondé en 1961 par ses parents : Marcelle Moustaki, poétesse, et Jean-Pierre Rosnay, poète et résistant dont le combat était de « rendre la poésie contagieuse et inévitable ».

Le lieu que ce couple a créé avait accueilli, durant des décennies, de nombreuses personnes qui avaient aimé, récité, honoré la poésie. Des plus grands, jusqu'aux plus jeunes... Aragon et Neruda y avaient ainsi fréquenté les jeunes amoureux de poésie dans ce rez-de-chaussée de la rue de Bourgogne.

La semaine dernière, Blaise Rosnay rendait un hommage sublime à la poésie, dans un entretien accordé à Lucas Duvernet-Coppola pour le quinzomadaire *Society*.

« La poésie est vraiment une manière d'être au monde », disait-il. « Une manière de vivre, de construire sa vie, d'être en relation avec les autres, de refuser certaines choses et d'en chercher d'autres. » Pour lui, tout comme pour les autres habitués du lieu, « la poésie, c'est une personne qui dévoile ce qu'elle a de plus précieux dans le cœur à une autre personne ». Sublime !

Au temps du coronavirus, le Club des poètes continue à vivre et à faire vivre la poésie sur les réseaux sociaux. Il y récite des poèmes, donne voix aux mots écrits. Il déconfiné le monde et libère les esprits. Tout comme son magnifique hommage, son appel solennel résonne en nous : « Et vive la poésie ! »

En attendant la fin de ce cauchemar « coronésque » où les soirées poétiques pourront enfin reprendre tous les mardis, vendredis et samedis au Club des poètes, il est temps de réitérer ce bel hommage, haut et fort :

« Vive la poésie, vive les poètes et les récitants ! »



Sati Karagöz

J'ai eu l'occasion de lire *Un étrange ravissement*, une nouvelle écrite par Gil Arrocena et publiée aux éditions

Lamia en juillet 2020.

Ce fut pour moi une belle découverte, d'autant plus que je ne connaissais pas du tout cette maison d'édition.

Lamia est une petite maison d'édition associative basque et cosmopolite qui existe depuis environ un an. Elle suit deux lignes éditoriales. La première consiste à traduire la littérature basque en français, en espagnol et en anglais afin de lui faire franchir les frontières du Pays basque et de la rendre accessible à un plus grand lectorat. Quant à la deuxième, elle vise à promouvoir des créations littéraires qui ont pour sujet le Pays basque.

Un étrange ravissement est la première publication des éditions Lamia.

À Ciboure, petite ville balnéaire basque, une jeune femme démissionne de son entreprise une semaine avant l'annonce du confinement.

C'est l'occasion pour cette jeune femme de se recentrer sur l'essentiel aux côtés de son amoureux Mikel. Au fil des jours s'établit une nouvelle relation avec le

La nouvelle poétique de Gil Arrocena

temps et l'espace. Ce temps qui paraît toujours si furtif et qui lui file entre les doigts se retrouve du jour au lendemain suspendu. Une suspension du temps qui amène avec elle un ralentissement de la vie dont la jeune femme ne semble pas le moins du monde se plaindre. En parcourant les rues désertées de la ville dans une limite d'un kilomètre, elle porte un regard neuf sur toutes les choses de la vie qu'elle prenait rarement, voire jamais, le temps d'observer. Tout lui apparaît désormais sous un autre angle.

Cette nouvelle est emplie de poésie. C'est une véritable pépite littéraire que je vous recommande vivement. Cette lecture vous fera du bien tout particulièrement en cette période où nous vivons toujours sous le joug de la Covid-19. Le plus de ce livre, c'est qu'il est illustré par de superbes photographies de Bernard Bayle. Ne serait-il pas temps de ralentir pour apprécier les moments simples et prendre le temps de vivre ? Finalement, le bonheur ne réside-t-il pas dans la simplicité ?





Muzaffer Ayhan Kara

Le Göztepe Spor Kulübü, l'équipe de foot jaune et rouge d'Izmir, s'est retrouvé une nouvelle jeunesse au cours des six dernières saisons grâce à son président et propriétaire Mehmet Sepil. D'abord la Ligue 2, ensuite la Ligue 1, puis — après 14 années dans l'enfer des divisions inférieures et à la suite des play-offs — la Super Ligue turque, la plus haute division en Turquie. Göztepe se trouve actuellement pour la quatrième saison consécutive en Süper Lig. La première saison (2017-2018) a été un grand succès, Göztepe ayant terminé la saison à la sixième place sous la direction technique de Tamer Tuna. L'équipe a de nouveau été confiée à Tamer Tuna durant les neuf dernières semaines et a évité la rétrogradation avec les trois points récoltés lors du dernier match ! Quant à l'année passée, les jaune et rouge d'Izmir, qui se sont montrés brillants lors de la première période, ont été décevants en seconde période sous l'encadrement d'İlhan Palut, sans souffrir néanmoins d'un risque de rétrogradation.



Cette saison (2020-2021), l'objectif de Göztepe a été annoncé par l'entraîneur Palut : faire partie des sept premiers. Selon moi, ils termineront la saison entre la cinquième et la dixième place. Tout dépendra de leurs performances et de celles de leurs adversaires. Le désir de

Cette année, l'objectif pour Göztepe est d'être parmi les sept premiers

leurs supporters est sans doute de voir leur club dans les compétitions européennes et lutter pour le titre national. C'était également l'objectif du président Mehmet Sepil, mais la Covid-19 semble avoir retardé ses plans.

La moitié de l'équipe renouvelée

Avec le transfert dans d'autres clubs de joueurs improductifs et dépassant la trentaine tels que Beto, Castro, et Borges, mais aussi avec l'arrivée de jeunes footballeurs, l'âge moyen au sein de Göztepe a baissé de trois ans pour tomber à 28 ans. Par exemple, à la place du gardien Beto, âgé de 38 ans, l'on retrouve İrfan Can, âgé de 22 ans, qui a joué les six premières parties. Cependant, le problème dans les postes d'attaquants n'a pas pu être résolu. Depuis la première saison, et après une longue interruption en Süper Lig, les successeurs de Jahovic, désormais à Antalyaspor, n'ont pas pu performer comme prévu. Brown, le remplaçant de Jérôme qui avait inscrit six buts la saison dernière, a marqué un seul but lors des six premiers matchs de cette saison. Göztepe, qui a renforcé la deuxième ligne de son attaque avec son dernier transfert de l'année, le Brésilien Guilherme, ne semble pas en mesure de compenser l'absence de Serdar, passé à Antalyaspor cette saison.

Cette saison, les deux défenseurs Alpaslan et Atınç, ainsi que İrfan Can, Guilherme et Halil ont pu épauler l'équipe au cours des six premières semaines. Cependant, en plus des arrières laté-

raux et du milieu de terrain, Tripiç, sur l'aile, et Brown, en tant que pièce maîtresse, devraient travailler davantage pour contribuer à l'équipe d'Izmir. De plus, j'aimerais souligner qu'il faudrait accorder plus de temps à Obi et à Ndiaye, qui font partie des nouveaux arrivés, afin qu'ils servent au mieux Göztepe. Si je devais faire une suggestion à Göztepe, ce serait de jouer avec beaucoup plus de rythme et d'enthousiasme, se multiplier en attaques et tirer davantage au but. En revanche, l'équipe devrait maintenir sa défense, sans donner d'occasions aux attaquants adverses. Conséquemment, Göztepe pourrait accéder aux échelons supérieurs.



Par ailleurs, pandémie oblige, jouer sans public s'avère être un inconvénient décisif pour Göztepe, une équipe portée par un public chaleureux qui constitue un véritable cauchemar pour ses adversaires surtout dans leur nouvel antre du très impressionnant stade Göztepe Gürsel Aksel, ayant une capacité de vingt mille personnes.



Istanbul « Beyond the wall » : Saype relie l'Europe et l'Asie

Saype, artiste franco-suisse de son vrai nom Guillaume Legros, a débarqué en Turquie pour la huitième étape de son projet « Beyond the wall » (« Au-delà du mur »). Après Paris, Andorre, Genève, Berlin, Ouagadougou, Yamoussoukro, c'était au tour d'Istanbul d'accueillir en novembre les peintures éphémères de 80 m de long, signatures de l'artiste. Celles du projet « Beyond the wall » représentent des mains entrelacées, symbole d'unité dans le monde à travers la plus large chaîne humaine jamais réalisée. À Istanbul, les peintures ont été réalisées dans les jardins de l'université Boğaziçi et sur une barge flottante sur le Bosphore. Saype a accepté de revenir pour Aujourd'hui la Turquie sur ce projet ambitieux.

« Istanbul, c'était un rêve pour moi »

Pour un projet qui prône l'union des civilisations, Istanbul, à la croisée de deux mondes, était une étape essentielle pour l'artiste : « Relier l'Europe et l'Asie ici, ça paraît évident. Aucune autre ville n'est bâtie sur deux continents, Istanbul c'était un rêve pour moi ». Saype, qui est marié à une citoyenne turque, a fréquemment vi-

sité Istanbul et la Turquie dont il apprécie l'histoire et la spécificité géographique : « C'est l'ancien Constantinople, ça représente une ville centrale dans l'histoire de l'humanité où les cultures orientales et occidentales ne cessent de se croiser ». Pour le message fédérateur porté par « Beyond the wall », le symbole est fort.

« C'est un projet parti du bas »

Si la cité stambouliote était une évidence pour Saype, le passage de la chaîne humaine émane d'abord d'une volonté locale. « Je suis venu ici il y a un an, j'ai posté une photo sur Instagram et j'ai rencontré des gens de la mairie de Beşiktaş qui m'ont dit : « il faut que tu fasses un truc ici ! », explique le graphiste. Les gigantesques mains de la chaîne universelle



doivent en effet leur présence à Istanbul à une multiplicité d'acteurs locaux, à commencer par la mairie de Beşiktaş, puis celle d'Istanbul, mais aussi à l'Institut français et au consulat de Suisse.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourdhuilaturque.com

* Luca Lefevre



Dr. Ceylin Özcan

Psychologue clinicienne
Enseignante à l'Université Arel
Chercheuse associée au
CRPMS (Université Paris Diderot,
Sorbonne Paris Cité)

Bir Başkadır et nos foncières solitudes

La série de Berkun Oya, *Bir Başkadır* (Ethos), l'une des rares séries turques de Netflix, a fait l'objet d'une grande polémique dans le pays pour un produit culturel populaire. Dans les jours suivant sa diffusion, de nombreux commentaires ont afflué sur les réseaux sociaux. Les universitaires, à commencer par les sociologues, puis les psychologues, les psychiatres (l'un des personnages principaux mis en avant par le scénario) et bien sûr les journalistes y sont allés de leurs commentaires. Certains ont adoré la série, d'autres l'ont trouvée remplie de clichés. Toutefois, nous pouvons supposer que la série a atteint l'un de ses objectifs. Elle cible nos divisions et, en ce sens, a réussi à pointer le problème des polarisations identitaires. Elle semble permettre de libérer une parole nécessaire.

Jusqu'où vont les exclusions et les clivages identitaires que connaît notre société ? Faisons-nous société ? Comment est-ce possible de vivre ensemble dans ce collectif qui semble être constitué de différentes communautés qui ne parlent pas la même langue ? La crise entre les générations et le changement culturel mal accepté créent certainement leurs propres symptômes. Les femmes séculaires, qui gagnent leur vie par elles-mêmes, qui travaillent et rencontrent le succès en mettant à l'écart les traditions religieuses et familiales souffrent tout autant que les femmes qui n'ont pas fait d'études, qui se retrouvent coincées dans des schémas familiaux, essayant de trouver un salut dans la religion et découvrant que les réponses toutes faites ne pansent pas toujours leurs blessures. Arrive la question de la violence à l'égard des femmes dans des villages où la loi semble avoir échoué à faire appliquer la justice. C'est la famille qui finit par faire justice, infligeant un châtiment répondant à ses propres lois. Un clin d'œil très bref sur les traces apparentes de la féodalité : un homme qui accepte une victime de viol comme femme finit par régler son compte lorsqu'il va faire de l'échange sur son territoire.

Tout au long de la série, nous sommes témoins de l'inconsistance de l'Autre. Elle est révélée d'abord par un symptôme hystérique. Cela permet d'évoquer les divisions et les failles d'une société à travers des rencontres inévitables de sujets qui s'interrogent, qui sont interpellés dans un collectif, lui-même traversé par des changements économiques et culturels rapides, qui cherchent des solutions, qui essaient de trouver ses réponses. Certes, l'hystérique interroge le malaise dans la culture là où l'altérité, le féminin, se refoule.

Chacun est face à sa profonde solitude, à l'instar de notre comportement face à l'écran pour regarder cette série, dans le contexte d'une période inédite. Enfermés chez nous dans l'attente d'un remède à cette solitude. À ce sujet, le conseil d'un nouvel ouvrage de psychanalyse s'impose : *Eksiklik, Ayrılık ve Ötesi* ! J'espère que chacun y trouvera un élément de réponse.

Hommage à Timur Selçuk

En ce début de novembre, le 6 du mois, un grand nom de la musique turque s'éteint à Istanbul. Alors âgé de 74 ans, Timur Selçuk laisse derrière lui une œuvre prolifique, sensible et avant tout populaire qui le fait entrer dans la postérité de son vivant. Retour sur le parcours d'un artiste accompli.

« Nous avons adoré Timur Selçuk, l'un des artistes les plus honnêtes, intransigeants et humbles de mon pays ! » Au lendemain du décès de Timur Selçuk, Zeynep Oral, journaliste, ne tarit pas d'éloges sur ce grand nom de la musique turque tout juste parti. Rappelant sa popularité et sa capacité de faire consensus au sein de la société turque, elle nous confie toute l'admiration et la reconnaissance que porte la nation à un artiste qui, malgré de fortes convictions révolutionnaires, a fait vibrer des générations entières.

Le parcours exemplaire d'un musicien prolifique

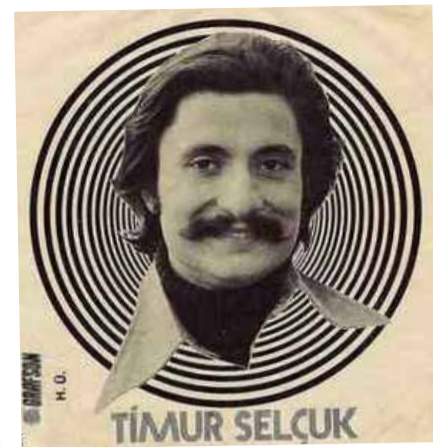
Il aurait donné son premier concert de piano à l'âge de sept ans et ne se serait depuis jamais arrêté. Entre une mère comédienne, un père compositeur et un frère batteur de jazz, Timur baigne dès son plus jeune âge dans un environnement artistique qui lui confère très tôt une grande sensibilité artistique. Après une scolarité exemplaire au lycée Galatasaray puis au Conservatoire d'Istanbul, il intègre l'École Normale Supérieure de Paris où il découvre les cafés chantants de la capitale et s'imprègne de leurs mélodies légères. À son retour au pays, Timur fonde et conduit le premier orchestre de chambre d'Istanbul puis, peu à peu, s'attèle à mettre en musique le répertoire poétique turc en parallèle d'un travail de composition et d'interprétation de ses

propres créations qu'il transpose souvent au théâtre ou au cinéma. Ses adaptations des poèmes de Nâzım Hikmet et d'Orhan Veli ont autant marqué les mémoires pour leur justesse que ces plus grands succès, à l'instar de *L'auberge espagnole*,¹ qui ont emballé les foules pour leur sincérité et leur entrain. Timur s'illustre tout au long de sa carrière par un style reconnaissable entre tous : un grain de voix chaud et presque grave, un ton enjoué et toujours théâtral, un style raffiné oscillant souvent entre influences européennes et traditions turques. Cependant, ce qu'on lui reconnaît le plus, c'est certainement son énergie.



Timur : un pilier des arts de son temps et un phare pour de nombreuses générations de jeunes

Un acharnement au travail et une vitalité dans la musique qu'il met tout au long de sa carrière au service du peuple et des autres. En tant que professeur d'abord, il transmet son amour et sa rigueur de la musique à un grand nombre des élèves de son centre de musique contemporaine qui, à l'instar du musicien Burhan Şeşen, en gardent un souvenir ému. Au sein de son centre, de son orchestre, du théâtre d'Art d'Ankara, il entreprend de nombreux projets et collaborations qui contribuent à mettre en valeur et fortifier le patrimoine artistique turc de son temps. En tant qu'émissaire de la Turquie à l'étranger ensuite, Timur sera le premier à représenter son pays à l'Eurovision en 1975 et s'efforcera toute sa vie d'établir des ponts entre la culture pop et la musique de ses aînés, allant jusqu'à signer un « opéra pop », *Bir uzay masalı*, en 1991. En tant qu'homme de convictions enfin, il devient progressivement, à partir des années 1970, la voix des ouvriers et ouvrières du pays, pour lesquels il interprète des chants et hymnes révolutionnaires. Sa reprise du *1 Mayıs Marşı* sur la place Taksim à l'occasion de la fête du Travail en 1978 reste l'une des manifestations les plus probantes de son engagement politique, qu'il réaffirme 32 ans plus tard sur la même place.



L'hommage ému de toute une nation

Homme d'art, de musique, d'idées et de convictions, Timur laisse derrière lui un héritage institutionnel et créatif que les jeunes générations ont pour devoir de faire perdurer, comme l'a rappelé le ministre de la Culture Mehmet Nuri Ersoy lors des funérailles du musicien, le 7 novembre dernier. En parallèle de la célébration, une vague d'hommages déferle pour remercier l'artiste : chacun y va de son petit mot et de son anecdote sur sa musique préférée que le journaliste Ertuğrul Özkök s'est amusé à répertorier. L'une d'entre elles, *Pour ceux qui partent*, semble faire l'unanimité.

Dans ces circonstances particulières et avec ses airs mélancoliques, elle résonne aujourd'hui comme un au revoir rassurant et percutant digne des plus grands : « *Nos chemins se séparent ici, [...] chaque chagrin a du réconfort, peu importe combien une personne aime, les saisons vont et viennent, les années passent, toi aussi tu oublies, un jour vient* ».

1- *Ispanyol Meyhanesi*

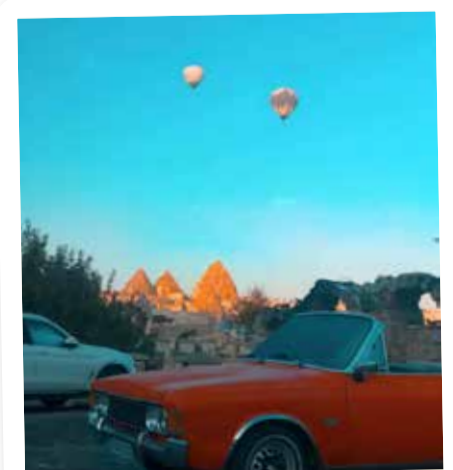
* Laure Sabatier

Le tourisme à l'épreuve d'une pandémie mondiale : le cas de la Cappadoce

La Cappadoce est une région historique de Turquie située au milieu de l'Anatolie, au centre du pays. En 1985, cette région est inscrite sur la liste des sites protégés du patrimoine mondial de l'humanité de l'UNESCO puis connaît un essor touristique fulgurant, jusqu'à son apothéose en 2019. Le tourisme en Cappadoce avait en effet enregistré un record historique avec 3 834 134 de touristes. « Une année en or », selon les autorités de la région, le tourisme ayant augmenté de 30 % par rapport à 2018 et de 73 % par rapport à 2017. Ainsi, l'objectif des voyagistes de la région était d'accueillir cinq millions de touristes en 2020. C'était sans compter sur une pandémie qui a battu en brèche les ambitions du secteur non seulement dans la région, mais dans le monde entier.

Au milieu de la seconde vague de la Covid-19, les points d'interrogation, les incertitudes et les remises en question sont toujours d'actualité, surtout dans le secteur durement touché du tourisme. Alors que l'apparition ainsi que l'évolution des transports ont permis l'ouverture au monde, l'arrivée de ce fléau sanitaire bouleverse le tourisme du tout au tout. Les conséquences sont dans un premier temps économiques. Dans le cas de la Cappadoce, la ville de Nevşehir (au centre) a accueilli seulement sept cent mille visiteurs pendant les neuf premiers mois de 2020, selon le ministère turc de la Culture et du Tourisme. Les sites et les musées ayant été fermés d'avril à mai afin d'endiguer la pandémie, c'est uniquement à partir du mois de juin que la Cappadoce fut de nouveau accessible. Le manque de visiteurs entraîne fatalement des rentrées d'argent moins importantes pour la région. En outre, les données statistiques nous indiquent que, à

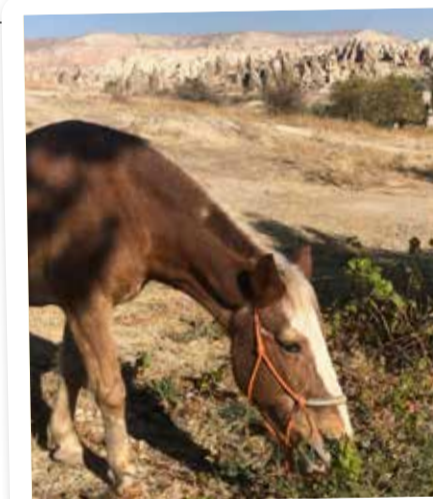
l'échelle mondiale, les touristes chinois sont les plus dépensiers (près de 277,6 milliards de dollars en 2018). Or, ces derniers étaient les ressortissants étrangers les plus importants à visiter la Cappadoce en 2019, juste avant les Allemands et les Russes, selon un guide francophone qui travaille à « Göreme House » et qui souligne le manque à gagner de la désertion des touristes asiatiques : « l'année dernière, deux touristes chinoises ont



payé environ 400 euros pour un tour en montgolfière ! C'était un rêve pour elles ! [...] Aujourd'hui, les prix ont complètement chuté ! Vous pouvez en profiter et faire un tour en montgolfière pour seulement 50 euros ».

Si pour voir l'impact économique de la pandémie on peut effectivement comparer les prix avant et après l'apparition de la Covid-19, il suffit en réalité de se balader dans les rues des villes et villages de la Cappadoce pour mesurer l'ampleur de la catastrophe : restaurants et boutiques désertés, voitures de location en *stand-by* depuis des semaines — en atteste le givre sur les pare-brise —, rues et hôtels vides, etc.

Les conséquences économiques impliquent inévitablement des conséquences sociales. Notre guide nous explique que, avant l'explosion du tourisme, les habitants de la région vivaient principalement de l'agriculture, « ils travaillaient très durs pour un salaire très



très bas ». Le boom touristique dans cette région a été vécu comme un soulagement considérable pour des populations qui se sont spécialisées au fur et à mesure dans ce secteur. Pour beaucoup, il s'agit de leur unique source de revenus. Ainsi, selon la conjoncture économique, les habitants de la Cappadoce peuvent tomber rapidement dans une grande précarité. Un constat qui se généralise d'ailleurs à l'échelle mondiale. Dès le 16 avril dernier, l'OMT (Organisation mondiale du tourisme) avait tiré la sonnette d'alarme face au risque qu'un million d'emplois soient menacés en raison des conséquences de la pandémie de la Covid-19.

Une situation qui fait le bonheur de certains, à savoir les chameaux et chevaux employés au service du tourisme qui ont désormais tout le loisir de paître à l'air libre et de profiter des espaces verts sans aucune contrainte, le monde humain étant à l'arrêt.

* Lamia Bensid



Dr. Göknur Gündoğan

PhD management culturel
Ambassadrice culturelle de
l'Université du Vin
(Vallée du Rhône)

Madame Kalelioğlu, votre histoire nous interpelle en raison des décisions courageuses qu'elle implique. Comment a commencé cette aventure qui a bouleversé votre vie ?

Je pense que c'est simplement l'histoire d'une passion qui se réalise. Je suis née à Tarsus, dans la province de Mersin au sud de la Turquie, en 1961. Je suis devenue dentiste après avoir obtenu mon diplôme en 1982 de l'université de Marmara à Istanbul. Avec mon mari et notre entourage, nous adorions goûter les plats régionaux que j'aimais découvrir et par la suite cuisiner.



Ayda Winery Bagevi.

En 2003, nous avons acheté avec mon mari des terres dans la région Égéenne, à Urla, et nous y avons planté des vignes avec l'idée de produire un jour du vin. On a fait appel à des spécialistes du sujet. Nous avons été très émus par les résultats de nos premiers essais de production. En 2005, j'ai suivi les cours de dégustation de la compagnie Veritas. Lors de ceux-ci, je me suis rendu compte de l'énorme différence entre les produits étrangers et turcs, et je me suis mise

à faire des recherches sur les raisons d'une telle différence. À la suite de ces recherches, j'ai été convaincu de l'importance du travail de l'œnologue (et de l'œnologie), car il prend en compte l'implantation des vignes, la protection des ceps contre les maladies, la nature des sols, le processus de production, mais aussi la mise en marché du produit. L'œnologue est la personne clé concernant tous ces sujets. La France est le pays pionnier dans le secteur viti-vinicole, mais aussi dans la formation des œnologues. C'est pour ces raisons que, en 2008, j'ai d'abord obtenu mon certificat d'œnologie de l'Université du Vin (dans la vallée du Rhône). Par la suite, pour devenir « œnologue », j'ai étudié à la faculté de pharmacie de l'Université Paul Sabatier entre 2010-2012. J'ai ainsi terminé mon master en œnologie en deux ans. Ces formations en France m'ont aussi permis de connaître davantage la cuisine française et de suivre plusieurs ateliers sur les accords mets et vins. De retour en Turquie, mes vins ont été reconnus par les spécialistes étrangers comme faisant partie des « 17 vins hors pair de la Turquie » dans le cadre de la « **Masters of wine weekend 2013** ». Fin 2013, nous avons décidé de fonder un vrai centre œnotouristique et nous avons vendu nos actions qui se trouvaient sous une autre marque. Grâce à ces fonds, nous avons donc pu fonder Ayda Bağ Evi & Winery. En 2015, le ministère de l'Agriculture et de l'Élevage a accepté et soutenu mon projet sur la fondation d'un nouveau

« Ayda Winery » : La persévérance d'une femme qui fait de sa passion un vrai modèle d'affaires

chai. La même année, je suis devenue membre du jury de l'« **IWC International Wine Challenge** ». Depuis 2016, les vins que nous produisons dans notre nouveau chai ont été évalués et sélectionnés par « **Sommeliers Sélection 2018** » et « **Master Sommeliers Istanbul** ». Parallèlement, je poursuis mes recherches sur la « **biodynamie et les polyphénols** » qui étaient le sujet de mon mémoire de master en France.

Quelles sont les caractéristiques du terroir des vins d'Aida Winery ? Quelle est la place de votre zone géographique Seferihisar-Gödençe au sein de la route des vignes d'Urla ?

secteurs - et il permet aux racines de descendre jusqu'à une dizaine de mètres sous le sol et ainsi de puiser ses sources dans la roche mère.



Quant à la zone Seferihisar-Gödençe, elle est sur la presqu'île d'Urla qui se situe à l'ouest du golfe d'Izmir et à l'est du golfe de Kuşadası. Cette presqu'île accueille des vents favorables au bien-être des vignes. Elle a des bandes hautes et basses, et nos vignes se trouvent sur la zone haute de celle-ci. Sur les zones hautes, nous parlons de roches-mères calcaires, schisteuses et andésites. C'est cette multiplicité qui permet la plantation de divers cépages avec succès. Si on regarde l'histoire de ce terroir et qu'on remonte jusqu'à l'Antiquité, nous voyons que Homère mentionnait déjà la qualité des vins de « **Pramnios** » en 800 av. J.-C. Ces vins sont tellement réputés que même 700 ans après Homère, l'historien Strabon en fera les éloges.



A droite, Mme Kalelioğlu

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourdhuillatourquie.com

Antalya le temps d'un week-end : une pause idéale

À une petite heure d'avion d'Istanbul ou d'Ankara, épargnée par le froid et la pluie jusqu'à la mi-novembre, la ville d'Antalya, riche du passage des Romains, des Byzantins et des Seldjoukides, constitue une destination idéale pour un week-end de répit. Voici une sélection non exhaustive d'étapes incontournables ou originales pour ponctuer votre visite de l'une des plus belles villes de Turquie.

Antaly'artistique

Pour quiconque est sensible à l'art, Antalya apparaît comme une ville qui regorge d'expressions culturelles officielles et envoûtantes.

En contournant la vieille ville par le boulevard de Evliya Çelebi, on peut s'amuser à repérer les loufoques statues vertes installées par la ville qui apparaissent sporadiquement dans des lieux insolites. On croise ainsi un homme montrant sa bourse à un distributeur automatique ou un couple d'instagrammeurs en tenues romaines.

Antalya se révèle également être une terre prospère du *street art* à travers le quartier de Barbaros dont les murs sont ornés de peintures et de graffitis colorés, faisant naître une ambiance « pop » originale qui contraste avec l'allure romaine médiévale du reste de la ville. Les rues de Hesapçı et de Zeytin notamment, sont idéales pour réaliser des photographies originales.

Festivités

Pour celui qui aime s'abandonner dans la vie, Antalya offre une vie nocturne conviviale et accessible.

Dans le quartier de Tuzcular, les bars pullulent, la plupart bénéficiant d'une terrasse animée par un musicien ; les styles musicaux s'enchaînent avec fluidité de l'américain au turc. L'éventail des boissons disponibles est large et les bars, s'ils ne se démarquent pas par leur originalité, forment un cadre accueillant.



La partie plus moderne de la ville, ponctuée de constructions en béton, ne vaut pas le détour la journée, mais elle s'anime à la tombée de la nuit. Autour du bassin de Kapalı Yol Havuz dans le quartier de Muratpaşa notamment, les terrasses des bars ou des salons de thé sont rapidement envahies par une clientèle de tous les âges qui, contrairement à celle de la vieille ville, est majoritairement turcophone. Au fil de la soirée, des groupes se forment aux abords du bassin et entament des danses autour d'enceintes portables, rapidement rejoints par les clients en terrasse dans une ambiance festive et détendue.

Architecture

Celui qui s'intéresse à la beauté architecturale des villes verra en Antalya un berceau d'une civilisation jonglant entre Orient et Occident.

La tour d'Hıdırlık, particulièrement belle au couché du soleil dont les rayons bronzent la pierre, et la porte d'Hadrien,



l'une des murailles hellénistiques les mieux conservées au monde, sont des étapes indispensables.

Un peu plus tranquille...

Enfin, pour celui qui vient d'abord se reposer et échapper au foisonnement du quotidien, il est possible pour environ 20 TL de louer un transat sur les rochers, avec un accès direct à la mer, dans laquelle on entre sans frilosité jusqu'à fin octobre...

* Luca Lefevre



Sirma Parman

L'année 2020 se termine enfin ! J'espère que 2021 sera synonyme de bonne santé pour toute la planète. Ces derniers temps, et comme nous ne pouvons plus voyager librement, je rêve de visiter le Japon. Avec la Chine, ce pays a toujours été en haut de ma liste de souhaits de vacances. Être retenue chez moi en ce moment me fait regretter de ne pas avoir visité ce beau pays quand je pouvais encore le faire. Il y a tellement de choses sur le Japon que je trouve fascinantes. Parmi celles-ci : l'art japonais contemporain.

L'esthétique japonaise a une longue tradition de simplicité, de beauté, de symbolisme et comprend une approche idéalisée du portrait. Grâce à **Yayoi Kusama** et **Takashi Murakami**, les artistes japonais ont gagné une bonne visibilité dans le monde de l'art contemporain. Il y a d'autres artistes japonais qui sont célèbres dans le milieu, mais peu dans le monde réel ! Dans cet article, je désire parler de ces artistes extraordinaires. Né le 5 décembre 1959 (joyeux anniversaire !)

Les artistes japonais contemporains autres que Kusama et Murakami

à Hirosaki au Japon, **Yoshitomo Nara** est surtout connu pour ses peintures d'enfants et d'animaux qui apparaissent à la fois douces et sinistres. Influencé par des éléments de la culture populaire des sociétés orientales et occidentales tels que les anime, les mangas, Kawaii, le punk rock et Walt Disney, Nara préfère peindre avec des lignes simples et audacieuses en utilisant des couleurs primaires. L'artiste explore souvent les thèmes de l'isolement, de la rébellion et de la spiritualité. La lutte pour trouver une identité fracturée par la guerre et la modernisation rapide au Japon se trouve au centre de l'art de Nara.

Un autre artiste contemporain japonais que je trouve intéressant est **Kohei Nawa**. Ce sculpteur qui explore la culture numérique et la spiritualité contemporaine, vit et travaille à Kyoto. Il est surtout connu pour sa pratique artistique distinctive puisqu'il utilise des matériaux comme des perles de verre, des prismes, des boîtes en Plexiglas et de la colle pour recouvrir des objets trouvés, de sorte que leurs contours ori-

ginaux deviennent déformés et agrandis. L'artiste explique que grâce à ce processus artistique, « l'existence de l'objet lui-même est remplacée par une enveloppe de lumière », et la nouvelle vision, « la cellule d'une image », est dévoilée.

Mariko Mori est une artiste multidisciplinaire japonaise que j'adore. Travaillant à travers la performance, la vidéo, la photographie et l'installation à grande échelle, Mori s'inspire de la culture populaire, de la technologie, des motifs japonais traditionnels et de la religion. Mori s'est souvent utilisée comme mo-

dèle pour ses premières œuvres dans lesquelles elle a dépeint une héroïne cyborg ou extraterrestre dans un environnement urbain. L'art de Mori est esthétiquement beau et étrange en même temps.

L'art de la performance est plutôt rare dans l'art contemporain japonais. C'est l'une des formes d'art contemporain les plus difficiles aujourd'hui, car les artistes de performance risquent d'être « drôles » et « hors sujet », et ils doivent le faire devant un public très pointilleux ! Les œuvres performatives d'**Ei Arakawa** explorent la langue vernaculaire de la production artistique. Ses performances souvent collaboratives sont inspirées de Gutai et de Fluxus, bien qu'Arakawa soit plus un metteur en scène qu'un artiste de performance. Les performances de cet artiste qui vit et travaille à New York trouvent souvent leurs origines dans des références historiques. Arakawa est bien connu pour son installation « Tryst ». Considérée comme une pièce révolutionnaire, car elle unit la peinture à l'art de la performance, « Tryst » a été dévoilée en 2011.



Mine Çerçi

Frode Gjerlow : « Cette pandémie ne sera pas la dernière qu'on connaîtra »

Voici la septième partie de notre interview avec Frode Gjerlow. Curieuse de connaître la situation des artistes à travers le monde dans le contexte de la Covid-19, je lui ai posé la question suivante : « Comment avez-vous réagi face à la pandémie en tant qu'artiste de théâtre ? » Auteur, metteur en scène et réalisateur d'origine norvégienne qui vit et travaille en Grande-Bretagne et en Norvège, Frode nous a exposé dans les articles précédents les nouvelles formes de spectacle qu'il a proposées dans un article publié sur un site norvégien afin de surmonter la crise financière et existentielle que traversent actuellement les artistes.

Ce qui était fascinant avec cet article que j'ai écrit, c'est que l'invitation au défi et l'appel à l'action aux artistes de théâtre étaient très tangibles. On avait besoin de parler de ces sujets. Par ailleurs, n'ayant jamais écrit d'article avant celui-ci, j'ai constaté que ça créait une sorte de pouvoir : vous contribuez à la discussion avec vos idées et vous orientez la conversation dans une direction où l'on cherche vraiment ce qui compte, ce qui est essentiel dans le théâtre. Par exemple, la pandémie a suscité la discussion sur la numérisation du théâtre. En fait, j'avais filmé avant la pandémie des spectacles, mais dans des conditions professionnelles, avec plusieurs caméras et en mettant beaucoup d'argent et d'efforts. Je serais très content si ceux-ci pouvaient être diffusés en ligne. Je soutiens la numérisation du théâtre. Je souhaite voir plus de spectacles mis en ligne, mais il faut que ça soit fait de façon professionnelle. Selon moi, cette pandémie ne sera pas la dernière pandémie que l'on connaîtra.

Nous en verrons d'autres, certainement pires que celle-ci. Nous serons alors plus équipés puisque nous aurons eu l'expérience d'un tel événement. Nous saurons comment survivre et continuer à faire du théâtre malgré la pandémie. C'est pour cela que je trouve très importants tous les efforts que l'on fait pour continuer à faire du théâtre dans ces conditions.

Un autre sujet que j'ai abordé dans mon article est la dépendance à l'écran. La science a prouvé que l'utilisation excessive des portables ou des ordinateurs provoque une dépendance, suscite la dépression, l'anxiété et nuit à la santé mentale. Notre profession est l'antidote à ces problèmes. Comme tous mes collègues, je suis fier d'offrir aux gens la possibilité de s'éloigner de leurs écrans, de leur rappeler que nous sommes vivants, de leur offrir une expérience unique qui ne peut être vécue qu'en étant présent avec d'autres personnes et pas sur un écran, seul, chez eux.



« Miniature 2.0 : la renaissance d'un art »

Peut-on considérer la miniature ottomane ou persane non seulement comme un objet historique, mais aussi comme une pratique artistique contemporaine ayant un potentiel esthétique important ? C'est en tout cas ce que pensent les 14 artistes qui participent à l'exposition « miniature 2.0 » du musée Pera.

En utilisant divers formats tels que la sculpture, la photographie, la vidéo et l'installation, les artistes font sortir la miniature des pages de livres historiques où elle a résidé pendant des siècles et cherchent des moyens de la faire vivre dans le monde contemporain. La miniature contemporaine dépasse son ancien contexte en termes de formes et de contenus, et se concentre sur des questions telles que le colonialisme, l'orientalisme, les inégalités, le genre, les politiques identitaires, la discrimination et la migration obligatoire.

Dans l'exposition, 14 artistes de différents pays tels que la Turquie, l'Iran, le Pakistan, l'Arabie saoudite et l'Azerbaïdjan partent de leurs riches patrimoines de miniatures pour revisiter des sujets de société avec une perspicacité nouvelle. **Le voyage du sultan vers la mosquée X Tesla to the moon : le mélange des âges.**

L'un des fils rouges de l'exposition est le jeu sur le temps. La reprise d'une forme d'art ancien ne se suffisant pas en elle-même, les artistes placent le décalage au centre de leurs messages à travers des anachronismes cocasses.

Halil Altındere, par exemple, réalise une fresque représentant le voyage d'un Sul-

tan vers la mosquée pour la prière du vendredi. Le sultan et sa cour, représentés en habits traditionnels, à pied ou à cheval, sont accompagnés par un drone taxi, des véhicules antiémeutes ou un livreur en segway.

Dans le même ton, la toile *Tesla to the moon* du même artiste, œuvre phare de l'exposition, allie les codes d'une miniature ottomane classique et des icônes contemporaines à travers les marques Tesla et Space X. On y voit une voiture rouge de la célèbre firme américaine atteindre la lune sous l'œil attentif d'astronomes ottomans. Réalisée en 2019 à l'occasion du 50^{ème} anniversaire de la conquête lunaire, la toile unit passé, présent et futur autour d'un intérêt intemporel des Hommes pour la lune.

Maîtrise technique

Outre les messages envoyés, certains artistes impressionnent par leur maîtrise technique. Cansu Çakar réussit par exemple à retranscrire un prince en pleine lecture dans un style conforme aux miniatures classiques, grâce à un unique projecteur et à des fils de fer dont les ombres forment le dessin !

L'exposition « miniature 2.0 » est à découvrir au musée Pera jusqu'au 17 janvier 2021 pour le prix de 25 TL (museum card non acceptée).